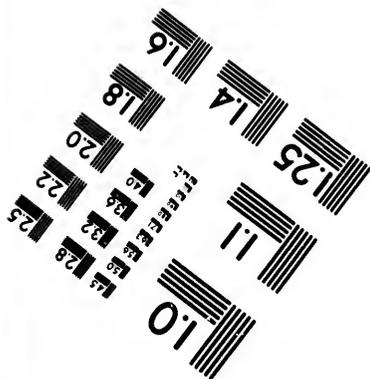
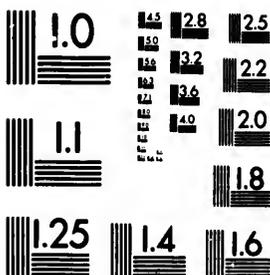


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10  
11  
12  
13  
14

**© 1984**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

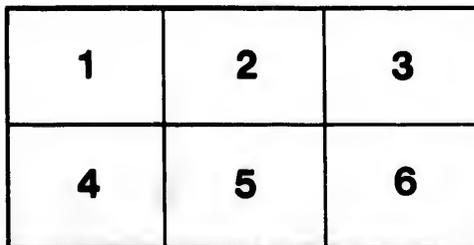
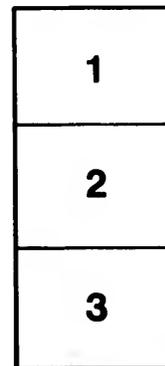
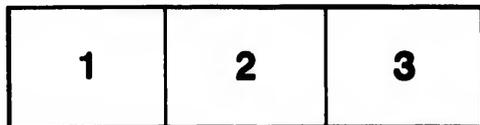
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



# LETTRES

*IROQUOISES.*

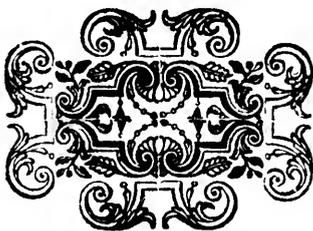
NOUVELLE ÉDITION

*Revue & corrigée.*

---

TOME SECOND.

---



A IROCOPOLIS,

CHEZ LES VÉNÉRABLES.

---

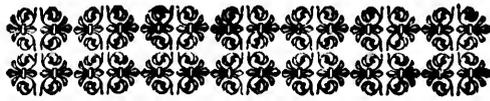
*M. DCC. LV.*



I



Iro  
êtr  
Ch  
tisé  
toi  
cri  
qu  
qu  
éte  
fal  
fer  
pr



# LETTRES IROQUOISES.

---

## XXVIII. LETTRE.

**T**U devrois bien te faire Chrétien, me disoit un Sacrificateur affable. *Jesus* est mort pour tous les hommes, & ton salut, Iroquois, est entre tes mains. Veux-tu être sauvé, tu le seras? Si pour être Chrétien ou Juif, il ne faut qu'être baptisé ou circoncis, je le suis. Mais accorde-toi donc, lui dis-je, avec tes autres Sacrificateurs. L'un d'eux me disoit, il y a quelques jours, que le *Christ* n'étoit mort que pour les Elus, & que ces bien-aimés étoient les seuls dont il avoit voulu le salut : il m'assura que Dieu ne se manifestoit pas à tous, & me l'attesta par des preuves de fait.

*Tome II.*

A

Dieu, me disoit ce Vénérable, fait tout ce qu'il veut; donc que ce qu'il ne fait pas, il ne le veut pas. Or, il ne sauve pas en effet les reprovés; donc qu'il n'a pas voulu les sauver. Peut-on, lui dis-je, aller au Ciel sans en connoître la route? Que dis-tu donc de ces compagnons de *Jesus*, Chrétiens, par conséquent, comme toi, qui m'ont démontré que Dieu ne seroit pas juste, si par mille moyens il ne suppléoit à la prédication des Apôtres de *Christ*? Ce sont des Pélagiens, me répondit-il. Que veux-tu dire, sévère Sacrificateur, Pélagiens? Oui, continua-t'il, Iroquois, des ennemis du Sauveur du monde & de sa grace. Mais qu'appelles-tu amis de la grace? Sont-ce ceux qui la rétrécissent ou qui l'étendent? Ce sont ceux, me dit-il d'un ton dogmatique, qui l'étendent. Qui dit grace, dit faveur singulière; qui dit grace, dit quelque chose d'inespéré pour des coupables, & que le Monarque absolu de ses créatures accorde ou

refuse à son gré. Tout esprit monarchique est odieux, lui dis-je, Sacrificateur. Mais tu crois donc que les ennemis du Sauveur sont ceux qui font valoir ses bienfaits? tes idées sont singulières.

Apprens, Igli, me dit-il, les vérités du Christianisme : elles n'ont pas pénétré dans tes climats, & le Dieu du Ciel est un Dieu caché. Tu es fou, lui dis-je, un Dieu caché. Ne t'effraie pas, homme aveugle, continua-t'il : oui, toute la nature t'annonce un Dieu qui cache ses graces. On le voit, & on ne le voit pas. Crois-tu que tous devinent l'énigme de sa grace, mon cher Igli? Delà vient l'aveuglement de ceux qui connoissent & qui méconnoissent en même-tems ce Dieu secret. Sache, Iroquois, que nos Livres adorables nous instruisent de la prévarication de notre premier Pere; que tous les hommes ont péché avec lui, & que nulle miséricorde ne leur est dûe. Ce mystère est extravagant, disois-je en l'écoutant. Qu'ai-je affaire des sot-

tifes que mes ayeux auroient faites, il y a un million de lunes.

Etranger, me disoit-il, que tu es loin du Royaume de Dieu ! Continue, lui répondis-je, & sois court : vos phrases & vos contes allongent le bon sens. Ce principe posé, continua humblement le Vénéral, nous étions tous condamnés, & le Pere de la nature pouvoit détester l'œuvre de ses mains. Par pure miséricorde, il nous a promis son Fils unique, & nous l'a donné dans les tems marqués par sa préscience impénétrable, & que nous ne devons jamais examiner. Que de contorsions, lui dis-je, tu te donnes, Révérend, pour me prouver la haine de ton Dieu, & les exécutions sanglantes que tu crois qu'il a faites ! La mort de Dieu, me dit-il tranquillement, est la paix du ciel & de la terre. Tu rêves, Sacrificateur. Quelle paix y a-t'il où, selon tes dogmes, tout l'univers est damné, à l'exception de quelques hommes très-clair-semblés ? Il négligeoit

mes réflexions. Il s'agissoit, continua-t'il, de sauver le monde. Dieu qui n'a point de compte à rendre, nous trouvant tous coupables, a choisi, sans injustice, qui il a voulu. Voilà le point précis, Iroquois, qu'il faut bien concevoir. Je n'y entens rien, lui dis-je, Sacrificateur, & j'ai le malheur de ne pouvoir aimer ton Dieu fantasque. C'est, dit-il, la pure doctrine de Dieu. Le Fils trouve le monde sous la condamnation; il parle, il instruit, il meurt de la main des Gentils, dont il aimoit sincèrement quelques ames. Tout a fléchi sous sa puissance, continua-t'il; les nations ont subi tour-à-tour le joug du Messie vainqueur; sa grace a été le secret qu'il se reservoit. Mon secret est à moi, est-il dit quelque part dans les Ecritures. Mais justifie-moi, je t'en prie, lui dis-je, la réussite de ces promesses. *Jesus* est mort pour tous en un sens, me dit-il, dans un autre cela n'est pas vrai. C'est la pure faute des hommes. Que dis-tu, Sacrificateur? la faute

des hommes. C'est que Dieu ne le veut pas; s'il fait ce qu'il veut, & que vouloir & faire soit toujours en lui une même chose, il est donc clair que c'est parce qu'il n'a pas voulu. Tu n'entens pas, me dit-il, l'économie de la Religion. Le Christ a des graces efficaces & inefficaces. Que veux-tu dire, Sacrificateur? C'est-à-dire, que ton Dieu veut & ne veut pas: oui, me dit-il, au fond tu as raison; mais tu t'exprimes aussi durement que l'on accuse nos Pédagogues d'avoir pensé.

Notre Dieu, lui dis-je, Sacrificateur, est bien plus immuable; nous ne connoissons en lui qu'une volonté éternelle. Et nous aussi, me dit le Révérend; mais ce sont des façons scrupuleuses & religieuses de parler de nos Docteurs. Dieu est un Etre simple, & tout en lui est simple; sa volonté est aussi simple que son amour. Que ne disois-tu, Sacrificateur, que sa volonté est aussi simple que sa haine? La haine est ce que tu me fais le

plus connoître de ton Dieu. Sa haine est immense, puisqu'il haïra éternellement ce qu'il a haï, par conséquent de toute éternité.

Par sa grace efficace, continua-t'il, il sauve absolument les prédestinés, & je r'avoue franchement, Iroquois, que c'est la seule véritable grace. La grace suffisante est une invention de quelques Vénérables. L'Eglise a laissé cette ressource au bon cœur de ces Chrétiens tendres, & effrayés d'une doctrine qui semble dure, mais que la solide vérité appuie. Dieu donne cette grace aux reprovés; elle n'a jamais qu'un effet impuissant. Les Papistes prétendent justifier les jugemens & la profondeur de la croix du Sauveur, en disant qu'il offre d'une main ce qu'en effet il retire de l'autre. Cette grace n'a jamais de suite pour le salut; elle ne sert qu'à rendre plus coupables ceux qui ont été excités à vouloir sans avoir eu la grace de faire. Juge à présent qui de nous ou des compagnons de Je-

*fus* a tort ou raison. Que veux-tu dire? tu n'es donc pas Sacrificateur, l'ami de *Jesus*? Je ne te parle pas de cela, Iroquois; je te parle de ces coquins de Jésuites. Mais comment cela se fait-il? Vous croyez tous à Christ, & vous vous accablez de reproches? Mon Anglois dit, que les Romains sont fous, & les Compagnons de *Jesus* des Diables incarnés; tu en dis autant, Sacrificateur. Es-tu de la Religion des Anglois? Non, par saint Cyran, me dit-il, nous sommes la vraie Eglise. Tiens, laisse-moi, & vas-t'en; ils en disent tout autant que toi. Comment veux-tu que je débrouille parmi vous autres, celui qui dit vrai?

Ces Révérends sont insoutenables, mon cher Alha. Ce Sacrificateur avec son air consterné & son chapeau rabattu, me dit qu'il alloit faire pour moi une neuvaine à saint Paris, afin que par son intercession, je devienne apparemment aussi fou que lui. Il a beaucoup de foi à ce vénérable Défunt. Je ne fais, en vé-

rité, quel est le but que tous ces discou-  
 reurs & ces entoufiâsmés se proposent.  
 Ils m'inspirent tous une très-grande in-  
 différence, pour ne pas dire quelque  
 chose de plus.

---



---

 XXIX. L E T T R E.

**V**iens, me dit hier mon Sacrificateur  
 entoufiâsmé, je veux te faire voir  
 les merveilles du Dieu des Chrétiens.  
 Je le suivis dans un galetas, où vingt ou  
 trente fantômes extraordinaires, hom-  
 mes & femmes, étoient rassemblés. Les  
 uns me parurent dormir, les autres par-  
 loient, d'autres avoient les yeux fixes  
 & les bras étendus, les uns se battoient  
 la poitrine, les autres d'un air riant ou  
 irrité, faisoient, dit-on, je ne sais quelles  
 prophéties qui pronostiquent la fin de  
 la Religion des Chrétiens. Dis à ta fem-  
 me qu'elle ne fasse pas tant de bruit, di-  
 sois-je à un d'eux auprès duquel j'étois.  
 Ce n'est pas sa femme, me dit le Sacri-

ficateur. Je le croyois à leurs démonstrations, lui dis-je. C'est l'épouse des cantiques, continua-t'il. J'ai lu ce livre, lui répondis-je. Mais cette femme n'a pu vivre du tems de Salomon jusqu'à ce jour? Elle a vécu, grossier Iroquois, mystiquement, me dit-il, & celle que tu vois, est sa figure. Mais vivre mystiquement, Sacrificateur, c'est vivre par commission, quand on est mort? C'est ainsi, me dit-il, que le Christ vit dans le corps de l'Eglise. Ce sont des mystères qu'un Iroquois Payen n'entend pas; mais moyennant Dieu & notre grand Saint, me dit-il d'un air enjoué, tout ira bien pour ta conversion. Montre-moi donc tes miracles, Sacrificateur. Tu les vois, me dit-il, cher *Igli*. Voilà une femme dont la tête est d'une dureté si miraculeuse, que mille coups de buches ne lui font pas le moindre mal : en voilà une autre qui aboie d'une manière merveilleuse & significative. Elle est jolie, lui dis-je; c'est dommage qu'elle ait cette maladie.

Que dis-tu maladie, Iroquois? elle est en pleine santé, elle est grasse & potelée. Qu'en fais-tu, Sacrificateur, tu as toujours les yeux baissés & les mains dans tes poches? Ne viens point, me dit-il, profaner nos mitères par des idées impures; tout est saint parmi nous: ce n'est pas comme chez ces Satans de Jésuites; ils abusent des filles, mais pour nous jamais. Il est vrai que dans ses entousiasmes divins cette Prophéresse que tu vois, s'est dépouillée pour réparer par une amende honorable à *Christ*, l'esprit de pauvreté qui ne regne plus chez les Moines; mais par la grace victorieuse, nous n'avons pas la moindre idée pour cela. Observer la pauvreté, c'est donc se mettre nud, lui dis-je? Vas, vas, Sacrificateur, je connois les Moines: ils observent tous la pauvreté religieuse, & font observer aux femmes la pauvreté chrétienne.

En voilà une qui grimpe en haut de cette sale sans échelle; une autre qui

parle jour & nuit sans affoiblir sa poitrine ; elle touffe , elle crache comme si elle n'avoit rien fait ; elle prêche pour tous les Prêtres qui n'instruisent pas les peuples. En voilà une autre qui dit la Messe au nom de l'Eglise, pour réparer toutes celles qui se disent sans dévotion. Est-ce ta femme , lui dis-je, Sacrificateur ? Non , me dit-il , Iroquois. Je croyois , lui dis-je , que tes Prêtresses étoient celles à qui vous autres communiquez la puissance d'ordre. Elle a aussi, continuait-il, la puissance des clefs miraculeusement. Je vois bien que tu as lu nos Théologiens : elle remet les péchés au nom de *Jesus*. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle n'a jamais passé par les mains des Pontifes, qui s'arrogent tout pouvoir & toute juridiction. Elle fait néanmoins les formules les plus sacrées de la Religion : c'est d'une révélation que cela lui est venu. Tel que tu me vois, Iroquois, je me confesse à elle. Tu es de bon gout, lui dis-je, elle est bien faite. Que dis-tu

donc , enfant de Beelzebut ? Profite de la grace que Dieu te fait aujourd'hui. Combien y a-t'il d'yeux qui voudroient voir ce que tu vois , & qui ne le verront jamais , par des jugemens redoutables ? Ne te fache pas , Sacrificateur ; je te dis que c'est là un aimable confesseur. Tu me donnes envie de me faire Chrétien.

Tous ces fantômes à ce mot , crièrent , miracle ; c'est par l'intercession du grand Serviteur de Dieu. Voilà la puissance de la grace efficace ; ils me cassoient la tête. Cependant un Scribe d'entre eux écrivoit , conversion miraculeuse d'un Iroquois Payen. Il leur prit à tous à l'instant , des allongemens & des rétrécissemens de nerfs ; mon Sacrificateur en fit autant pour rendre la scène plus touchante , & moi j'ouvris la porte & m'échappai. Je tremblois , cher Alha , qu'il ne leur prît envie de me crucifier pour me faire mieux imiter Jesus , comme on dit qu'ils ont voulu le faire à un jeune homme. Voilà , cher Alha , les plus ver-

tueux de ces contrées. Les autres Chrétiens vivent mal, & ne suivent pas leur Evangile. Peut-on rien de plus fanatique que ces prétendus Sages? tout le Peuple est pour eux. J'ai trouvé des Illustres qui en font grand cas. La femme d'un Magistrat du Royaume a mis sa tête, dit-on, pendant neuf jours dans la culotte du Vénérable, qu'ils prennent pour leur Protecteur, afin d'avoir des enfans. Quelle honte pour nous, cher Alha, si jamais nous devenions les victimes & les acteurs de ces extravagances!

Sais-tu bien qu'ils vendent dans Paris l'Histoire de ma conversion? Depuis ce tems on m'a offert plusieurs fois de l'argent & un logement; j'ai été obligé de changer d'appartement. Ils m'obédoient chez moi, c'étoit la curiosité. Je craignois que ces hommes ne se fussent encore entendus pour me montrer à tout le monde. Si tu avois vu toutes ces figures grotesques & entousiasmées, tu en aurois ri, cher Alha. Tous ces Révérends

tres Chré-  
nt pas leur  
s fanatique  
t le Peuple  
es Illustres  
emme d'un  
sa tête, dit-  
s la culotte  
t pour leur  
des enfans.  
ner Alha, si  
victimes &  
nces!  
nt dans Pa-  
on? Depuis  
eurs fois de  
i été obligé  
Ils m'obsé-  
curiosité. Je  
ne se fussent  
ontrer à tout  
es ces figures  
s, tu en au-  
s Révérends

ont l'air pleureux & modeste, concerté,  
patétique, mortifié, miraculé, prophé-  
tique, grave, insinuant, endoctriné, lé-  
vère. Je les remercie de leur bonne vi-  
site. Je suis fait pour toutes les avantu-  
res du monde. J'avois bien affaire de ces  
originaux & de me rendre public. Je  
suis en colère contre ce sot Sacrificateur,  
qui m'a fait payer si chèrement la curio-  
sité que j'avois de voir ses miracles. Pour  
me venger, je dis à ces Entoussiastes  
quand j'en rencontre, que ma conver-  
sion est imaginaire, & que je suis tout  
aussi Iroquois que j'étois. Aux autres  
Chrétiens, leurs adversaires, je leur dis  
qu'elle est vraie, & que c'est un miracle  
de saint Paris : je paie tous ces fous en  
leur monnaie. Que ne me laissent-ils en  
repos ? mon aimable Françoisé vaut  
mieux à son petit doigt que Paris & Gi-  
rard à tout leur corps. Girard est un  
pauvre Moine, à qui on reproche la  
moitié de ce que je fais tous les jours.  
Sais-tu bien que ce pauvre Pater pour

avoir baillé une fille avec une modestie tout-à-fait religieuse, a fait ici plus de bruit qu'une armée de cent mille hommes. On l'a trainé de tribunaux en tribunaux; les Compagnons de Jesus ont pris sa défense comme d'un enfant très-digne de la société; il n'y a fortifés qu'on n'ait fait retomber en conséquence sur les Révérends. Chaque oiseau ennemi a donné son coup de bec. La bande des Sévères a eu son tour. On les a baffoués & moqués pour leurs convulsions admirables: on a raillé ces Sacrificateurs & ces hommes divinifés, qui sans penser à mal, retenoient & rabaissoient les jupes des Prophéteffes en fureur sainte. Girard donnoit des stigmates au-dessous de la mamelle, aux pieds & aux mains; mais ceux-ci en donnoient, dit-on, ailleurs, dont on étoit grandement scandalifé: le tout pourtant par mystérieuse piété, & nullement par l'instigation du Serpent, qui demeure sot auprès de ces sanctifés. Sais-tu bien, cher Alha, ce que je conclus

une modestie  
 it ici plus de  
 at mille hom-  
 naux en tribu-  
 Jesus ont pris  
 ant très-digne  
 qu'on n'ait fait  
 sur les Révé-  
 nemi a donné  
 e des Sévères  
 ffoués & mo-  
 as admirables:  
 s & ces hom-  
 ser à mal, re-  
 upes des Pro-  
 Girard don-  
 us de la mam-  
 mains ; mais  
 on , ailleurs,  
 nt scandalisé :  
 euse piété, &  
 du Serpent,  
 ces sanctifiés.  
 e que je con-  
 clus

clus en examinant tous ces travers? C'est que leur Religion est aussi incertaine, aussi folle & aussi peu solide, que l'esprit de tous ces Peuples. Sois persuadé que je n'ajoute rien à la vérité de ce que je t'écris.

---

 XXX. L E T T R E.

**N**Ous étions à la campagne chez un Curé, moi, ma belle Françoisse, & un de mes amis. Sais-tu, cher Igli, me dit ma belle, que ces Sacrificateurs ne doivent avoir qu'une vieille pour servante? Regarde ces deux jeunes filles; le compere sera puni du Pontife. Bon, bon, Life, ne vois-tu pas qu'il a partagé l'âge prescrit par la moitié? c'est une vieille en deux tomes. Laisse-les se béatifier les uns les autres. Le Révérend risque sa fortune pour un baiser, & toi tu la fais. Le béat nous parloit de l'Evangile tout pur; ses phrases couloient de source. Nous nous mimas à table, & le

*Tome II.*

B

ton goguenard succéda. Le Vénérable se défronça. Ma belle badinoit avec lui; il se revenchoit: il chanta pour le moins aussi-bien qu'au Lutrin; il reprit son sérieux. On se mit à jouer selon la coutume de ces étrangers. J'ai un mot à vous dire, dit-il à ma belle: ils parloient d'affaires de famille & de papiers; ils nous laisserent, moi & mon ami, jouer à notre tour, & se retirèrent dans le cabinet du Pater. Après la séance, j'appellai ma Françoisé. Tout-à-l'heure, me dit-elle, je suis à vous. Ouvrez, lui dis-je, nous sommes en affaires. Pour un moment, reprit le Sacrificateur. Je m'en revins auprès de mon ami. Nous nous entretenions en attendant, de la pluie & du beau tems: cependant ils parurent l'un & l'autre. Ma belle avoit le visage enluminé, & le Révérend son rabat chiffonné, au lieu qu'avant il étoit tiré à quatre épingles. D'où viens-tu, Life, lui disois-je à l'oreille? Je viens de consoler ce Prêtre, me dit-elle sans façon. Que dis-tu

Vénérable  
 it avec lui;  
 ur le moins  
 prit son fé-  
 la coutume  
 à vous dire,  
 nt d'affaires  
 nous laisse-  
 uer à notre  
 e cabinet du  
 appellai ma  
 me dit-elle,  
 dis-je, nous  
 un moment,  
 en revins au-  
 nous entrete-  
 a pluie & du  
 rurent l'un &  
 visage enlu-  
 abat chiffonné,  
 tiré à quatre  
 ise, lui disois-  
 nsoler ce Prê-  
 n. Que dis-tu

donc, ingrate? Je n'osois parler; mais la  
 tristesse & la rêverie s'emparèrent de  
 moi: ma belle est si jeune & si étourdie,  
 qu'elle ne s'en mit pas en peine. Le béat  
 continua son air réservé, modeste & af-  
 fectueux. De retour, je ne pus m'empê-  
 cher de lui demander l'explication de l'é-  
 nigme. Que veux-tu, Iroquois, me re-  
 partit la folette, ce Sacrificateur est qua-  
 tre fois plus homme que toi, & il n'a  
 que deux servantes? Il faut mettre ton  
 cœur à autrui. Une demi douzaine  
 d'hommes, cinq le jour, & toi la nuit,  
 c'est tout au plus ma suffisance. Tu es  
 baptisé, mais tu n'es pas plus Chrétien  
 que moi. As-tu donc pris leurs idées sur  
 le compte des femmes? Tu as trop d'es-  
 prit pour donner dans leur Religion.  
 Cher Igli, viens m'embrasser, & qu'il  
 n'en soit plus parlé. J'aime cette enfant;  
 elle se moque de moi. Mais, ma belle,  
 lui disois-je, c'est trop pour toi que six  
 hommes par jour. Je n'en rabattrois  
 pas un, me dit-elle. Tes Iroquoises &

nous, sommes des machines bien différentes. Mais, ma belle, tu ne m'as rien dit de tout cela. Je t'ai bien vu quelques jeunes gens à la traverse, & j'ai cru que tu aimois encore chrétiennement. Tiens, cher Igli, il n'y a Christianisme qui fasse, les Françoises n'aiment pas pour si peu; & si les Sacrificateurs n'y mettent leur sainte main, nous mourrons toutes de disette & de virginité. Sais-tu bien, cher Igli, que tu m'as obligation? J'ai sacrifié pour toi mon honneur si précieux à une fille; je t'ai donné quatre enfans avec mille douleurs. Si je ne t'avois fait apprendre à danser, tu m'en aurois donné huit. Vois-tu nos aimables Françoises, elles sont légères & ne surchargent point leur besogne. Tu es folle, ma charmante Life, voilà comme tu te justifies, & comme tu profites de ma Religion simple & dégagée d'inquiétudes: tu m'associes qui tu veux, sans me consulter. Tais-toi, cher Igli, viens, & que je mette le comble à ta félicité. Tu peux compter,

cher Alha, que cette belle enfant a un jargon auquel je ne puis résister. Elle est vive comme le feu, elle est toujours de belle humeur, elle a des graces qui me ravissent; en un mot, je suis son esclave. Je lui donne mon or, elle le dépense à je ne fais quelles niaiseries. Que je l'entende, elle a toujours raison. Tantôt je suis un Iroquois mal fait, tantôt un Lourdaut, tantôt elle veut me quitter, & je l'appaie par les promesses les plus tendres & par les présens. Ne manque pas de m'envoyer des pelleteries, car je m'apperçois que je dépense trop. Je dois de tous côtés. Un Iroquois est ici bien à plaindre. Dis à ma chere *Glé* que je n'embrasse jamais ici de femmes, que je ne pense à elle.

---

 XXXI. L E T T R E.

**J'**Ai, cher Alha, à côté de mon appartement deux figures singulières, une vieille Dévote & un Avocat, c'est-à-

dire, un homme tout occupé des affaires d'autrui, & jamais des siennes. Ces gens font comme les Médecins qui ordonnent des remédes, mais qui n'en prennent jamais. J'étois hier dans son cabinet : Que de livres, grand Dieu ! lui dis-je. C'est pour le besoin, me répondit-il modestement. Voilà les Peres de l'Eglise. Saint Augustin m'a couté deux écus le volume à relier : regarde la belle couverture & la belle tranche. Voilà les Historiens profanes & sacrés ; voilà les Auteurs Ascétiques, les Philosophes, les Théologiens, les Grammairiens, les Poëtes Latins & François, & les Docteurs en Droit civil & canon. Que fais-tu de tout cela, car tu ne m'as pas l'air d'avoir lu tous ces livres ? Tu m'insultes, Iroquois, me repliqua-t'il. Je fais des remarques jour & nuit de tous ces in-folio, afin d'avoir des citations scientifiques toutes prêtes. Regarde ce factum ; il y a cent passages les uns plus beaux que les autres, dégagés & expliqués avec

le stile le plus laconique ; il ne sortira pas de mon cabinet à moins de trente pistoles. Tu es cher, Vénérable, lui dis-je. On paie l'ouvrage, me dit-il fièrement, selon l'ouvrier. Oh! oh! je le vois bien : je ne puis ouvrir la bouche au Palais, ajouta-t'il, que tout le monde ne sache que c'est moi. Je suis connu de la moitié de Paris sans me vanter. Le bon homme ne prenoit pas garde que c'étoit sa déclamation originale, sa voix aigre & rauque, & ses fornettes empoulées, qui lui attiroient la multitude. Je suis, me dit-il, un des chefs de mon Corps. Il me parle souvent d'une assemblée de Pontifes Chrétiens, qu'il a mis en déroute. J'ai mis mon grain de sel attique à la consultation, ajouta-t'il. Que veux-tu dire, Vénérable ? c'est de l'Hébreu pour moi, lui dis-je. Je ne fais, en vérité, ce qu'il bavarde. Il m'ennuie avec ses verbiages : ma vieille ne l'aime point ; je ne fais quelle antipathie ces deux créatures ont l'une contre l'autre, quoique

voisins. Je voudrois pour la curiosité du fait, qu'ils fussent mariés; ce seroit le plus joli couple du monde.

Cette vieille, me dit l'Avocat, est damnée à tous les Diables. Elle va à confesse au Pere\*\*\*. Ces hommes n'ont pas les premières notions du Christianisme. Tu es excommunié, Iroquois, me dit la vieille; tu vas chez un ennemi du Pape, tu lui parles. Je ne t'entens pas, lui dis-je, vieille; j'en dis autant au Vénérable. Ils s'imaginent de bonne foi, que j'ai affaire de leurs contestations. Mon Avocat décisif, Docteur très-résolu, me fait lire les libertés de l'Eglise Gallicane, avec les preuves & les témoignages. Voilà un morceau d'un de mes confreres, me dit-il. Je m'en doutois bien, lui dis-je. Il n'est donc pas de toi? Prends & lis, ajouta le Révérend, *tolle & lege*. Voilà de quoi te prouver que l'on ne peut être Catholique sans être bon François, & que le Pape & tous les Cardinaux seront mis aux cachots par les Diables en qua-

lité de criminels de Léze-Majesté, suivant la forme & teneur de l'arrêt de la Cour de Dieu, tandis que nous autres, nous monterons glorieux à l'Empirée. Un de mes Confreres, saint à canoniser, a eu cette vision prophétique : *Et prophetabunt filii vestri*, me dit-il en soupirant. Les Papes sont des fripons, à qui les Rois & les Empereurs ont donné leurs Etats. Il n'y a rien de si beau que le don, lui dis-je, Respectable. S'en sont-ils emparés ? Non, mais les scélerats, me repliqua-t'il, se sont arrogés le droit de confirmer ceux qui héritoient de ces trônes. Mais, Révérend, lui dis-je, c'est en user modestement. C'est un reste d'autorité qui pourroit bien aller plus loin. Vas, vas, Vénérable, lui dis-je, cent rescrits du Vatican ne valent pas un coup de canon. Ils ont délié, ajouta-t'il, les Peuples du serment de fidélité à leurs Princes. Jesus a pourtant dit que son Royaume n'étoit pas de ce monde. Le Pape, Iroquois, est le Diable, qui dit : Si

tu veux baiser ma mule, & te prosterner devant moi, je te donnerai tous les Royaumes du monde. Tous les maux & tous les troubles de l'univers ne viennent que des Sacrificateurs. C'est bien fait, dis-je, d'où vient êtes-vous assez fots pour vous laisser brider par ces papelards? Dans les assemblées de Messieurs mes Confreres, me dit-il, nous avons agité la question, & nous sommes tous d'avis de détrôner le Pape. Nous devons envoyer des Députés au Roi pour lui demander cinquante mille hommes, & l'affaire est faite. Tu as raison, Vénérable; dans les affaires il n'en faut pas faire à deux fois. Nous irons à la tête, ajouta-t'il. Comment, Respectable, lui dis-je, tu vas donc devenir Général d'armée? Oui, me dit-il froidement. Mais je te jure qu'il n'y a pas la moindre ambition à mon fait: ce n'est que le zèle de la Maison de Dieu qui me dévore. J'arrive en *Italie* avec mes bataillons; je les range en bataille contre

toutes les Villes fortes ; je les prens ; je  
saccage *Rome* l'abominable , & je vous  
amène Monsieur le Pape & les éminens  
Cardinaux à la queue de mon cheval. Je  
les mets au petit Chatelet sous bonne &  
sûre garde , afin qu'il en soit fait , ainsi  
qu'il est requis ; & je reviens après , re-  
prendre ma plume , comme si je n'avois  
rien fait. Les grands hommes en ont  
fait autant , lui dis-je. Oui , me répon-  
dit-il, Cincinnatus est revenu reprendre  
chez lui sa bêche & son hoyau. C'est  
dommage qu'il fut Romain ; car c'est là  
une action digne d'un François. Digne  
d'un Avocat , lui dis-je. Tous les hom-  
mes de ces climats , mon cher Alha , ont  
leur tic ; il n'y a que le plus & le moins.  
Croirois-tu qu'ils ont ici des maisons  
pour enfermer les fous ? Tu fais si jamais  
dans nos déserts nous avons ouï parler  
d'hommes à qui le sens eût tourné. Rien  
de plus commun ici. En vérité , je ne  
m'en étonne pas ; s'ils continuent , il fau-  
dra fermer les portes de la Ville.

## XXXII. L E T T R E.

**J**E raisonnois, ces jours passés, avec un de ces Pédagogues qui m'ont appris la Langue Latine. Il me remettoit sur les voies & me rappelloit les belles phrases de Ciceron. Le langage de ces Latins est forcé, lui dis-je; ils cadencent leur prose, & font des inversions ridicules. Quoi! donc, cher Igli, me dit-il, font-ce là les instructions que je t'ai données? Non, lui dis-je, mais c'est le bon sens qui me fait faire cette réflexion. La parole est faite pour exprimer nettement la pensée: l'embrouiller & la rendre obscure, c'est un sot mystère à tous égards. A chaque période il y a une clef à l'énigme; c'est le verbe à la fin. L'esprit est suspendu un demi quart d'heure sans savoir au juste ce que le discoureur veut dire. Tu raisonnes comme un Iroquois, me repliqua-t'il. Et toi comme un pedant, lui dis-je. Tu trouves la Langue

Iroquoisè risible? Sont-ce donc les mots que tu estimes & non pas les pensées? Tes mots Latins sont Iroquois pour moi, & me semblent fous. Est-il question de tels ou tels mots pour s'exprimer? Il est question de se servir fidèlement des signes usurpés par les Peuples. Un Iroquois qui parle son Iroquois avec fidélité, je l'admire autant qu'un Latin qui en fait autant dans sa Langue. Pour nous entendre les uns les autres, nous n'avons affaire de phrases que pour nous communiquer les choses. Les mots sont le bagage nécessaire de la pensée & ses valets; c'est le maître qui doit attirer les yeux; l'équipage ne lui donne aucun mérite. Un grand homme vaut souvent mieux à pied que dans un char superbe. La simplicité le rapproche de nous, & le rend d'autant plus aimable, qu'il est accessible. Qui peut aborder de tes périodes hérissées, Pédagogue? Quel est l'homme dont on voudroit dans la société, s'il falloit étudier à chaque instant

R E.

passés, avec  
 qui m'ont ap-  
 ne remettoit  
 oit les belles  
 ngage de ces  
 ils cadencent  
 versions ridi-  
 gli, me dit-il,  
 ue je t'ai don-  
 s c'est le bon  
 réflexion. La  
 ner nettement  
 la rendre obs-  
 à tous égards.  
 ne clef à l'éni-  
 n. L'esprit est  
 heure sans fa-  
 scoureur veut  
 e un Iroquois,  
 omme un pe-  
 ves la Langue

ce qu'il veut dire? Pourquoi tes favans deviennent-ils insupportables? c'est par cet endroit.

Ils ne peuvent parler de choux & de carottes , qu'ils n'aient un Interprète avec eux, pour exprimer à la canaille, les expressions scientifiques des personnages. Ils sont inintelligibles au vulgaire. Quand Fontenelle dit , qu'un homme est plus grand qu'un autre en trente manières différentes, il faut que je lise ses phrases & que je les relise comme du Grec. Un mot est pour eux une trouvaille; ils négligent la netteté de la pensée pour une tournure favorite. Ils ressemblent à des femmes laides & hidropiques, qui s'occupent entièrement de leur coiffure. Tu ris d'un mot que je prononce mal, & moi je ris de ta pensée pitoyable.

Mais revenons à tes inversions Latines dont tu es entouffiasmé. Mets-les en François, & tu en riras; quitte ton ivresse, Pédagogue, & rapproche-les du

vrai. Qu'y trouveras-tu, sinon un pédantisme de ces siècles que l'on peut comparer à proportion à celui de tes Académiciens. Cicéron, ton Prince des Orateurs, cherchoit à en imposer au peuple sot : il captivoit l'attention par ces évolutions de mots & de discours : c'étoit la manie des declamateurs. On trouvoit alors qu'il étoit beau d'entendre quatre membres de périodes sans en favoir la destination. On perd le gout de l'éloquence, me dit gravement mon Vénérable, à mesure qu'on perd le gout de celle de Cicéron. Tais-toi, Pédagogue, tu es bête, lui dis-je ; les gens de gout s'en éloignent tant qu'ils peuvent.

Ce fatras de discours ne peut plaire qu'à tes originaux, qui l'imitent. La harangue de ton Roi Henri avant la bataille d'*Ivry*, vaut mieux que toutes celles de Cicéron, de Tite-Live & de Quinte-Curce.

Que de solecismes tu as fait dans tes thèmes, cher Igli, me disoit le Révé-

rend d'un air de protection ! Oui, lui dis-je ; mais mes solecismes n'étoient pas si dangereux que les tiens ; je les faisois contre la Grammaire, mais les tiens sont contre le bon sens. Et des Poëtes, me dit-il, t'en souviens-tu ? C'est affaire à Virgile à trouver des épithètes riches ? Oui, en vérité, Pédagogue, lui dis-je, & ce qui m'étonne, c'est qu'il a fait son *Ænéide* sans Dictionnaire. Effectivement, me répondit-il, cela est admirable qu'un homme de sa tête ait fourni tant d'expressions ! Oh ! oh, lui dis-je, Véné-  
rable, c'est que Virgile ne suoit pas pour arranger géométriquement des mots les uns après les autres, comme font tes Patriarches de Collège : jamais il ne s'est servi de six mots indifféremment. Que veux-tu dire, Igli ? La Poësie est un art bien difficile. Difficile, Révérend, tu rades. Demande à ton Rousseau, à ton Horace François, si ses plus belles pièces il ne les a pas enfantées dans les délices de la facilité. J'ai fait une Ode, continua

on! Oui, lui dis-  
 n'étoient pas si  
 ; je les faisois  
 ais les tiens sont  
 des Poëtes, me  
 ? C'est affaire à  
 iphètes riches?  
 ogue, lui dis-je,  
 qu'il a fait son  
 aire. Effective-  
 la est admirable  
 e ait fourni tant  
 lui dis-je, Véné-  
 e suoit pas pour  
 ent des mots les  
 me font tes Pa-  
 amais il ne s'est  
 ernement. Que  
 Poësie est un art  
 évérend, tu ra-  
 Rousseau, à ton  
 plus belles pié-  
 ées dans les dé-  
 une Ode, con-  
 tinua

tinua le Pédagogue, pour la Paix, adres-  
 sée au Roi. Mes vers, sans me vanter,  
 ont été applaudis dans tous les Colléges :  
 ils sont du métier, & connoisseurs com-  
 me tu fais; mais c'est pour te dire; j'au-  
 rois voulu mettre *sublimis* à la fin d'un  
 vers hexamètre, & ce terme valoit tout  
 l'or du monde; mais il me falloit une  
 brève & deux longues : j'ai pris mon Si-  
 nonime, & j'ai trouvé heureusement  
 mon affaire. Voilà l'utilité de ces Dic-  
 tionnaires : j'ai mis *superbus*. Tu crois  
 donc, Révérend, que c'est la même  
 chose que *sublime* & *superbe*. Oui, par  
 Sénèque, me répondit-il, *promiscue usur-*  
*pantur*, ou nos livres sont faux. Ce n'est  
 pas à un Iroquois ignorant comme toi  
 à nous endoctriner. Mais, Pédagogue,  
 as-tu du sens? si superbe & sublime sont  
 sinonimes, tu devrois donc dire égale-  
 ment Tarquin le superbe & Tarquin le  
 sublime. Je te soutiens moi qu'il n'y a  
 pas deux mots qui signifient précisément  
 la même chose. Que vont donc devenir

nos recueils de mots, me dit-il ? Mêlè-toi de tes affaires, Iroquois. Tu m'insultes, & tu manques de reconnoissance. Vous autres Barbares, avez toujours un reste de férocité. Non, Pédagogue, tu te trompes ; mais j'ai un reste de sens. Tu m'as rendu service, mais je t'ai bien payé ; je t'ai fait boire bien du vin, & je suis toujours ton ami. Viens manger avec moi ; mais j'ai une grace à te demander. Quelle est-elle, me dit-il ? C'est de ne me pas ennuyer tous tant que vous êtes : vous avez un coup à la tête, & vous sentez votre école une lieue à la ronde. Tes conversations sont toujours tirées de l'antiquité Gréque & Latine. Tu me cites mille Gens & mille Auteurs que je n'ai pas l'honneur de connoître. Tantôt c'est un trait de Denys d'Halicarnasse, tantôt un Diction dogmatique. Ces Pédagogues, cher Alha, me font bouillir d'impaticence ; ce sont des sangsues qui ne donnent pas le moindre quartier. Je fis boire mon Révérend, & le congédiai.

e dit-il ? Mêlé-  
 bis. Tu m'insul-  
 reconnoissance.  
 vez toujours un  
 Pédagogue, tu  
 n reste de sens.  
 mais je t'ai bien  
 n du vin, & je  
 Viens manger  
 ace à te deman-  
 dit-il ? C'est de  
 tant que vous  
 la tête, & vous  
 eue à la ronde.  
 toujours tirées  
 Latine. Tu me  
 Auteurs que je  
 noître. Tantôt  
 l'Halicarnasse,  
 ique. Ces Pé-  
 e font bouillir  
 s sangsues qui  
 e quartier. Je  
 & le congédiaï.

## XXXIII. L E T T R E .

**Q**U'est-ce que ton Paradis, disois-je  
 à un Sacrificateur ? Il me cita toute  
 son Ecriture. C'est un lieu, me dit-  
 il, où on ne pleure plus. On y rit donc  
 toujours ? Non , par saint Michel, me  
 dit-il , tu n'entens pas nos idées sublimes.  
 On est sérieux , on ne rit point,  
 mais on est heureux. Mais comment se  
 communique ce bonheur ? Par la vue,  
 me dit-il, les Saints voient Dieu. Mais,  
 Sacrificateur, ce n'est pas voir que je  
 veux, c'est jouir. On est donc là comme  
 des statues debout ou assis à regarder ?  
 Mais quoi regarder , Dieu est invis-  
 ble ? Ce sera là une longue méditation,  
 lui dis-je, que de réfléchir une éternité.  
 Nos corps , continua le Sacrificateur ,  
 seront agiles comme des oiseaux , &  
 comme Dieu ne fait rien d'inutile, il est  
 à présumer que ce sera pour voltiger  
 dans l'Empirée. Quel plaisir, lui dis-je,

d'être transparens , & dégagés comme cela ! C'est la recompense , me dit-il , de ceux qui s'exténuent le corps ici-bas pour l'amour de Dieu. Mais dis-moi donc , Sacrificateur , nous aurons nos corps là-haut ? Oui , me dit-il , mais revêtus de l'immortalité. Nous nous verrons , nous nous approcherons ? Oui , sans doute. Mais les hommes verront-ils les femmes ? Oui , me dit-il. Mais cela sera bien immodeste , car on n'aura point d'habits ? La nature , Iroquois , sera d'une docilité admirable ; nous nous verrons sans pécher. Mais fais-tu bien , Sacrificateur , que si je voyois là ma Françoisé , que je l'aimerois encore ? Elle ne feroit qu'embellir par la métamorphose qui se fera des ressuscités , & les belles choses sont aimables par elles-mêmes. Dieu seroit là que je l'aimerois , ou je lui dirois qu'il ne devoit pas partager sa beauté infinie par petits morceaux comme il a fait. Voilà toujours , Igli , me dit le Vénéralé , tes idées Iroquoises. Que

gagés comme  
 e , me dit-il ,  
 e corps ici-bas  
 Mais dis- moi  
 s aurons nos  
 lit-il, mais ré-  
 ous nous ver-  
 rons ? Oui,  
 mes verront-  
 e dit-il. Mais  
 car on n'aura  
 Iroquois, sera  
 nous nous ver-  
 is-tu bien, Sa-  
 is là ma Fran-  
 core? Elle ne  
 éramorphose  
 , & les belles  
 elles-mêmes.  
 nerois , ou je  
 as partager fa  
 orceaux com-  
 s, Igli, me dit  
 quoisés. Que

ne leur mets-tu de petits tabliers de gloire, Sacrificateur ? Tu as raison, me dit-il, les saints Pères l'ont dit, & je n'y pensois pas. Nous serons tous brillans comme des étoiles. Tu vois bien, Révérend, lui dis-je, que sans ces précautions ; ces corps agiles & pénétrables auroient bientôt fait un petit trou au ciel, & joueroient plus d'un tour au grand Esprit. Et la Hiérarchie d'Anges, lui dis-je, fera-t'elle comparaison avec nous ? Nous leur serons associés, me dit-il modestement ; mais ils seront les plus gros Seigneurs. Tout cela sera bien admirable, lui dis-je ; mais parlera-t'on ? Vierge Marie, Iroquois ! non, de par saint Julien : Dieu ne s'entendrait plus tonner si les femmes s'y mettoient. Elles parleroient de ci de cela de leur vie humaine, & de leurs aventures miraculeuses, & de leurs visions ; il y en auroit pour l'éternité. Quoi ! si je me faisois Chrétien, & que je te rencontraffe là-haut, je ne pourrois pas te dire bon jour ?

Non, vertu Dieu, tu n'entens pas, Igli, cette sorte de vie de l'humanité glorieuse. On se connoit sans se connoître, on se parle sans se parler, on agit sans agir. Ajoute donc, Sacrificateur, qu'on a des corps sans en avoir; qu'on est heureux sans l'être. Ah! ah! Iroquois, le péché trouvera là des balustrades inaccessibles. Mais dis-moi, Sacrificateur, les vertus n'en seront pas bannies? Non, de par Dieu, dit-il. L'amour conjugal est une vertu, Révérend; c'est même un Sacrement. Dieu ordonne aux époux de s'aimer sans fin. Ce mystère s'achevera donc dans le ciel; il y aura des baisers divins & des unions célestes. Que tu es extravagant, pauvre Iroquois, me disoit-il d'un ton plaintif! As-tu le sens commun, lui dis-je, Sacrificateur?

La nature sera parfaite là-haut, & non pas détruite: elle est née de Dieu même; elle est sainte. Ton péché, que tu supposes, ne l'infecte pas dans sa racine; & le Dieu qui l'a formée, la perfectionnera

enfin selon ta doctrine. Réserve-lui donc tous ses droits sacrés, & n'efface pas aux cieux ce que le Dieu du Ciel a écrit en nous avant la manducation de la pomme, qui sera alors lavée par Christ. Vas, vas, on se mariera là-haut, Révérend; ce sera la gloire où on verra Dieu. Que vas-tu dire, Iroquois? tu ferois du Ciel une habitation de volupté? Que te dit David, lui répondis-je? Je les rassasierai d'un torrent de volupté: nous ne faisons ici-bas que nous y rafraîchir en attendant. Je dis plus, Révérend, on mangera, on boira. Je ne boirai plus, dit Jésus, jusqu'à ce que je boive avec vous au Royaume de mon Pere; tes Docteurs disent que l'on y mangera le pain Eucharistique: pour des corps spiritualisés, c'en sera assez. A l'égard de ce que font les Saints en Paradis, regarde ton Apocalipse. Ils ne sont pas oisifs; ils chantent, ils se prosternent, ils suivent l'Agneau par-tout: ce sera les plus jolies processions du monde. Apparemment

que cette victime n'est pas toujours sur l'autel en cérémonie céleste , & qu'elle va se promener dans les plages du firmament avec ses meilleurs amis. Il y a , peut-être , des châteaux de lumière , où Jésus va se délecter avec ses bien-aimés. Vous autres illuminés , savez tout cela ; mais dans nos déserts , *néant* , nous sommes plongés dans les ténèbres : Thérèse a vu un très-beau château pour les ames.

Un Saint fera donc là plus grand qu'un autre ? Mais , lui dis-je , accorde-toi avec Jésus , il donne la même récompense aux ouvriers de la première & de la onzième heure , malgré les murmures des mécontents. Où vas-tu donc imaginer les Anges plus élevés que les Apôtres , les Apôtres plus que les Martirs , les Martirs plus que les Confesseurs & les Vierges ? Tu raisonnes mal. Ils auront tous le même denier , le même salaire , la même béatitude. Mais , Iroquois , me dit-il , *Jésus* assure qu'il y a plusieurs demeures dans la Maison de son Pere ; *Paul* , que les

s toujours sur  
 te , & qu'elle  
 plages du fir-  
 amis. Il y a,  
 e lumière, où  
 s bien-aimés.  
 vez tout cela;  
 nt, nous som-  
 ores : Thérèse  
 pour les ames.  
 s grand qu'un  
 corde-toi avec  
 e recompense  
 re & de la on-  
 murmures des  
 onc imaginer  
 e les Apôtres,  
 rtirs, les Mar-  
 ars & les Vier-  
 auront tous le  
 aire, la même  
 me dit-il, *Jesus*  
 demeures dans  
*Paul*, que les

Saints comme les étoiles, différeront les  
 uns des autres. Vas, vas, Sacrificateur,  
 ton Paul ne fait ce qu'il dit. Regarde les  
 Papistes, ils se moquent de sa doctrine  
 sur la grace; je puis donc me moquer  
 de ses imaginations sur les degrés de gloi-  
 re. Plusieurs demeures au Ciel ne sont  
 pas des rangs différens au Ciel. *Jesus*  
 se moque de la mere des fils de Zébé-  
 dée, qui lui demandoit que ses enfans  
 fussent les premiers du Royaume. Il re-  
 jette sa folie, & lui fait sentir dans sa ré-  
 ponse, que son Pere a préparé avant  
 qu'il pût lui-même disposer de rien, le  
 firmament aux élus. Il repéte les termes  
 de cette femme, & répond à son idée,  
 sans l'éclaircir de rien; c'est quand le pere  
 de famille loue ses ouvriers, & les paie,  
 qu'il explique nettement sa pensée. Que  
 dis-tu donc, Iroquois? Que deviendrait  
 le culte de Dulie & d'Hiperdulie? Par  
 les Stigmates, que deviendroient les Fê-  
 tes de différentes classes de mon Bré-  
 viaire? Vas, vas, Sacrificateur, vous au-

tres ressemblez à des Charlatans dans vos Eglises. C'est un Saint qui n'a pas son pareil dans les Cieux; le lendemain c'en est un autre pareil. Accordez-vous donc avec vous-mêmes : ces louanges sont extravagantes. Tes Chapelles on les pare, on les dépare à leur tour, & un de tes Vénérables fait en chaire un pot-pourri. J'ai été entendre ces sçogots; tu juges bien que ce n'étoit pas par dévotion; car j'observe là-dessus une sobriété scandaleuse pour toi, mais très-salutaire pour moi. Voilà un Saint qui est grand comme saint *Christophe*; le lendemain il ne vient pas à la ceinture d'un plus fameux. Ces gens à chapaux rabattus, rêveurs & austères, se moquent de vous autres, tout Disciples de *Christ* que vous êtes; jugez si j'en suis édifié. Qu'est-ce que tous ces magots de tes Autels? Tu les affubles de robes & de colifichets, tu leur donnes des bouquets. Que ne mets-tu en leur place les plus beaux hommes? on seroit sûr d'aimer

dans ces créatures le Créateur, & les élus & tes élues qu'elles représenteroient par leur extérieur; tu verrois plus de dévotion à tes Temples. Que vas-tu dire, Iroquois, cela donneroit de mauvaises pensées? Quoi! Sacrificateur, une belle fille habillée en Sainte, étiquetée d'un nom céleste, & bénite par vous autres, cela donneroit les meilleures pensées du monde: j'aimerois les vierges & les martyrs, & ce seroit une disposition prochaine à ma conversion. Les bourreaux dans les représentations ne feroient que semblant d'arracher les mamelles à sainte *Agnès*; tu trouverois mille jeunes Chrétiens qui viendroient s'offrir pour tes fêtes. Ne vois-tu pas qu'on aime plus une belle élue qu'une laide; que la dévotion est alors bien plus tendre; que la vertu, Révérend, a de charmes dans un beau corps? Pourquoi te la représenter sous des figures hideuses, grotesques & insoutenables? Ces jeunes gens contre lesquels tu te déchaines avec

---

un zèle Evangelique, sont plus raisonnables que toi aux Temples. Tu as les yeux sur des figures de bois & de pierre, sur des peintures idéales, & eux sur les plus beaux rayons de la Divinité. Ce sont des livres ouverts, qui valent bien les Pseautiers de ton Lutrin. Ainsi finit la conversation que j'eus avec ce Vénéral. Montre, cher Alha, mes lettres à nos Vaillans, & qu'ils jugent eux-mêmes des Européens & de leur Religion.

---

## XXXIV. L E T T R E.

**J**E regardois ces jours une description de leur Enfer : ce tableau est très-estimé. Ils peignent le Diable comme un monstre d'une grandeur prodigieuse, noir & cornu, armé de griffes formidables, qui vomit du feu par sa bouche immense, qui avale & digère tous les hommes, & les rend par-derrrière dans un abime épouvantable. Thérèse dit qu'il y fait froid, d'autres qu'il y fait

s  
 plus raison-  
 les. Tu as les  
 bois & de pier-  
 les, & eux sur  
 la Divinité. Ce  
 ui valent bien  
 in. Ainsi finit  
 avec ce Véné-  
 , mes lettres à  
 nt eux-mêmes  
 Religion.

## T R E.

ne description  
 au est très-esti-  
 ble comme un  
 prodigieuse,  
 riffs formida-  
 par sa bouche  
 ligère tous les  
 e-derrière dans  
 Thérèse dit  
 es qu'il y fait

chaud : le tout extrait de belles & bon-  
 nes visions de leurs Prophètes & Pro-  
 phéteffes. Il y a des couleuvres & de la  
 boue dans ce cachot éternel, dit la Car-  
 melite. Il y fait mouillé, il y fait sec, il  
 y a des puanteurs insupportables, on y  
 brûle, dit Jésus, il y a des grincemens  
 de dents, & ce Dieu humanisé verra  
 tranquillement ses semblables, pour qui  
 il est mort tout exprès, livrés à mille  
 tourmens. On voit dans ce tableau des  
 Rois couronnés, des Papes & des Evê-  
 ques mitrés, des Sacrificateurs, des Moi-  
 nes, des Hommes & des Femmes de  
 toute espèce, que ce Diable insatiable  
 avale comme une fraise. Ses camarades,  
 Diables comme lui, mais de petite con-  
 séquence, des fourches à la main, vous  
 embrochent les femmes & les filles, &  
 les jettent dans le gosier de Satan, qui  
 les gobe comme des pilules. Ce Diable,  
 disois-je à un Chrétien, doit avoir des  
 indigestions ? Il n'en a qu'en digérant  
 des Iroquois, me dit-il fièrement. Le

Diabie te croquera, Payen que tu es. Je me retirai confus : cet homme me connoissoit à mon accens, cher Alha, & le proverbe en est passé, parler mal, c'est parler comme un Iroquois. Ils ne savent pas que s'ils parlent mieux François que moi, je parle à mon tour mieux Iroquois qu'eux. Jargon pour jargon, le nôtre vaut bien le leur. Apparemment qu'ils se retranchent sur la pensée, & que c'est cela qu'ils ont bien plus beau que nous. C'est leur fort; ils ont mille gens qui ne font autre métier que de produire de belles pensées & de les mettre au jour : *Contraria contrariis curantur*, me disoit un Médecin vénérable sur l'Enfer. Voilà un bel axiome, lui dis-je, très-clair & très-solide. Oui, me dit-il, Iroquois. Là Dieu punit précisément par le contraire du péché. Les gourmands auront une faim canine, les ivrognes une soif tantalique, ils auront des tasses & des bouteilles vuides à verser toute l'éternité.

Que dis-tu, Médecin ? vous autres

ne croyez guères toutes ces fadaïses, n'est-ce pas? Le Diable se purge en vous avalant, vous & votre gente sublunaire? Vertu Dieu, saint Hypocrates, me dit-il, les Prêtres débitent leur marchandise, & nous la nôtre. Ce que je t'en dis, ce n'est pas pour la chose, mais c'est le catéchisme tout pur. Ceux qui se moquent de notre révérende Faculté, auront toute l'éternité dans l'Enfer de l'Emetique au corps, & des Apotiquaires au cul. L'Enfer d'Ovide est du moins aussi grave, lui dis-je, que celui de tes Sacrificateurs. Bon, que dis-tu, Igli, c'est un conteur de fornettes que ce Payen-là; mais nos Vénérables ont la vérité mot d'Evangile. Tu as raison, lui dis-je, car ils n'ont pas un mot du sens commun. Vas, vas, Médecin, nous irons là-haut, ou là-bas, devant ou derrière, obliquement ou de front, nous deux dans ton Enfer; car je ne fais pas où tu le loges ce cachot du Monarque sévère. Non, par la rubarbe, je ne veux

pas y aller, vas-y tout seul. Tu y prendras, lui dis-je, tous ces remèdes que tu as donné mal-à-propos, tu y feras saigné quatre fois en un jour; l'Apoplexie, la Paralysie, la Phthisie, l'Hidropisie, l'Esquinancie, la Frénésie, la Dissenterie, & toutes les maladies en *ie* te tourmenteront joliment: ceux que tu as tués te tueront à leur tour, & le bon de l'affaire, c'est que tu feras un reprouvé immortel. Tu feras moribond toute l'éternité. Pour tes grandes phrases, Saran t'en fera de très-courtes: pour les ordonnances que tu as faites en Médecin, ces Docteurs bazannés t'en feront en Diabes. Les Chirurgiens, tes bons amis, te dissequeront pour accomplir les arrêts du grand Juge, qu'ils invoquent dévotement contre toi. Pour les Thésés insolentes de tes Révérends, ils te feront la croix cruciale, sans avoir le moindre mal à la tête; ils te tireront la Pierre, malgré ta facilité de pisser; ils te feront l'empyème & l'opération Césarienne.

Que

al. Tu y pren-  
s remédes que  
os, tu y feras  
jour ; l'Apo-  
thifie, l'Hidro-  
rénéfie, la Dif-  
aladies en *ie* te  
: ceux que tu as  
ar, & le bon de  
as un reprové  
ibond toute l'é-  
s phrafes, Satan  
s : pour les or-  
es en Médecin,  
t'en feront en  
, tes bons amis,  
complir les ar-  
s invoquent dé-  
pour les Thésés  
ds, ils te feront  
voir le moindre  
eront la Pierre,  
er; ils te feront  
on Céfarienne.

Que

Que dis-tu donc, Iroquois ? Serai-je  
alors en travail d'enfans ? Non, mais  
c'est pour toutes les femmes que tu as  
fait passer à l'autre monde par tes déci-  
fions scientifiques. Mes décisions font  
dans les régles, me dit-il, & je me ren-  
ferme dans mes principes. Et c'est dont  
on fe plaint, Révérend; tu devrois être  
auffi bon Apotiquaire & Chirurgien,  
que tu es Médecin. Par l'Hyppecacuana,  
j'en jure, Iroquois, je vois bien qu'il faut  
que jeaffe mon falut; ces coquins en  
Enfer feroient de moi tout ce que bon  
leur fembleroit. Merveilleufe penfee,  
lui dis-je, c'est ton plus court, Docteur  
refumpté. Tu as fait ta Théologie ? Cui,  
par faint Bernardin de Sienne, me dit-  
il, & je me fuis fait Médecin Docteur  
fur la fin de mes jours. Je le vois bien,  
Révérend, lui répondis-je. Dans mes  
jeunes ans j'ai étudié. Cela est clair, Vé-  
nétable, lui dis-je. Ces Moliniftes font  
des fcélérats, ajouta-t'il. Qui ? en Enfer ?  
Laisse-moi te dire, Iroquois, c'est pour

Tome II.

D

te prouver mes vieilles preuves théologiques, continua-t'il. Nous sommes à deux mains nous autres, nous foudroyons les maladies & les hérétiques. Vous êtes forts, n'est-ce pas, lui dis-je? Pour n'avoir pas le bât Sorbonique sur l'épaule, comme les Sacrificateurs endoctrinés, vous n'en êtes pas moins savans? Fifi, me dit-il, Iroquois, nous laissons le bât aux ânes: cela étoit bon pour l'ancienne Sorbonne dans ma jeunesse, mais à présent ils ont tété les mamelles Jésuitiques: c'est une expression figurée. Je le vois bien, lui dis-je, vous autres savans êtes paraboliques. J'ai étudié l'Arabe & les Langues Orientales, dit-il: ces Peuples ne parlent pas autrement. Je te dirai donc, Iroquois, que le Pape & les Evêques sont des Hérétiques. Ce drôle de saint Pere dit qu'il est infallible au delà des monts; il fait l'important avec ses Moines; aussi lui envoyons-nous en poste quelque maladie. Je te prédis, Iroquois, que celui-ci

mourra de la goutte; la Faculté l'a décidé. Vas-t'en faire tes décoctions, vieux Docteur, lui dis-je, & je lui tournai le dos. Tu vois, cher Alha, si on peut parler à ces visionnaires; ils reviennent toujours à leurs moutons. Nous parlions de l'Enfer, & ce vieux fou me parle de Jésuites; je les fers à peu près dans leur gout. Les Jésuites & la Faculté m'intéressent à peu près de même. Ces Apotiquaires Papistes ont leur folie.

En quittant ce Marchand de santé, je rencontraï un autre grave personnage, c'étoit mon Curé. Il me prêcha l'Enfer avec une présence d'esprit & une élocution tout-à-fait doctorale. Il avoit la fureur de me convertir, & l'Enfer étoit l'artillerie qu'il braquoit contre moi. Que dis-tu, Sacrificateur, tremble pour toi-même avant de venir m'effrayer? Qui de toi ou de moi sera damné? Sache que je puis devenir un Saint & toi un reprouvé. Les jugemens de Dieu sont impénétrables effectivement, Iroquois;

je pourrois, malgré ma foi & ma vie austère, être sous tes pieds au jugement dernier. En peux-tu douter, Sacrificateur, avec ton visage allongé? tu as trop promis à Dieu pour le tenir. Tu péches quatre fois davantage que le Peuple que tu endoctrines. Tu feras garrotté d'autant de chaînes brûlantes que tu auras donné d'absolutions à des pécheurs inconvertis. Au lieu de tes dévotes & de tes amantes spirituelles, les diableffes les plus dégoûtantes, car ces gens infernaux sont masculins & féminins, t'apporteront en guise de bouillon de la boue de l'Acheron : au lieu de ces petites foibleses & de ces ingénuités de ce sexe qui t'amuse & t'attendrit, ces harpies de l'Enfer t'arracheront le poil brin à brin : ton instrument de volupté sera rasé & coupé par Satan en cérémonie, pour le mauvais usage que tu en fais contre la Loi de Christ. Je n'ai jamais fornicqué, me dit le Vénérable ; mais, hélas ! je ne suis pas vierge pour cela. Voilà précisé-

ment le cas, Sacrificateur, Mais de quoi t'avises-tu de me prêcher, Iroquois? Grand Dieu, vous vous servez des plus petites choses pour confondre les plus grandes! Oui, continuai-je, tu as beau avoir les plus grandes choses, le Diable en fera une lanière pour chasser devant lui les troupeaux des reprouvés. O ciel! tu n'as pas fait frémir, cher Igli. Vas, vas, Révérend, ce n'est encore que bagatelles. C'est la réalité qui fera drôle, & que tu dois toujours avoir devant les yeux quand le Diable te tente. Que deviendront Messieurs nos Evêques, me dit-il? N'est-ce pas, Sacrificateur, qu'ils vous serrent les pouces à vous autres? Tu as raison, Iroquois, dit le Vénérable: ils ordonnent de leur décéler un péché véniel avec une belle fille, si elle est paroissienne; si c'est une fille étrangère, ce n'est plus de même. Vas, vas, Révérend, tu as cinquante & une Paroisse à Paris, tu as de quoi ne pas encourir le cas & de quoi l'épargner à tes confrères.

Que dis-tu ? ce cas n'est pas ici réservé, c'est ailleurs. Ces Evêques n'ont donc pas par-tout les mêmes règles ? Non, mais cela revient au même. Nos Confesseurs ne disent rien de nous, & disent tout en effet. Je te plains, mon pauvre béat. Au bout du compte, lui dis-je, il faut de la police parmi vous autres. On demanderoit qui es-tu ? c'est le Vénérable. Vous deviendriez des Mahométans ; & le danger qu'il y a à l'affaire effraie le Pape ; sans quoi il vous donneroit à tous indulgence plénière comme aux Cardinaux & aux Evêques. Ils ne vont jamais en Enfer que pour d'autres cas, & non pas pour celui-ci.

Parle donc, Igli, tu ne te feras pas Catholique ? Je suis baptisé, lui dis-je, que veux-tu davantage ? Mais, me dit-il, tu vis comme un Payen. Tu te trompes, Révérend, je vis comme un Curé. Je m'enfuis, & le laissai prêcher tout seul. Je suis perdu, mon cher Alha ; l'impaticence ne me quitte que par le sommeil.

pas ici réservé,  
 que n'ont donc  
 règles ? Non,  
 ème. Nos Con-  
 nous, & disent  
 ns, mon pauvre  
 te, lui dis-je, il  
 vous autres. On  
 c'est le Vénéra-  
 des Mahomé-  
 y a à l'affaire ef-  
 i il vous donne-  
 plénière comme  
 Evêques. Ils ne  
 ue pour d'autres  
 ui-ci.

ne te feras pas  
 ptisé, lui dis-je,  
 ? Mais, me dit-  
 en. Tu te trom-  
 comme un Curé.  
 rcher tout seul.  
 r Alha; l'impas-  
 par le sommeil.

Tu me mandes que tu n'entens pas mes  
 Lettres, & que tu ne me reconnois plus :  
 garde-les, cher Alha, elles nous seront  
 utiles à mon retour. Tu crois que je  
 mens & que j'invente, non, en vérité.  
 Où veux-tu que je prenne des idées aussi  
 étrangères, si je ne les voyois de mes  
 yeux bien réalisées ? Sache, Alha, que  
 je suis aussi raisonnable que toi.

---

 XXXV. L E T T R E .
 

---

**T**ous ces Vénérables semblent me  
 chercher, mon cher Alha. Un  
 Moine rêveur est venu m'aborder, &  
 sortant comme un escargot de sa coque,  
 m'a dit d'un ton entousiasmé : L'Enfer  
 est une vérité de foi, ou l'Evangile est  
 faux. Dis plutôt, Vénérable, lui repar-  
 tis-je, qu'Ovidius Naso & Homère ra-  
 dotent comme ton Evangile. Vas-t'en,  
 Moine, & laisse-moi en Paradis. Que le  
 Diable t'emporte pour l'amour de Dieu.  
 Je ne serai pas tranquile un jour. Ma

belle étoit là; elle me disoit : Tu vois ce gros caffard qui s'effoufle pour te convertir, son esprit est à la Bastille. Que dis-tu, ma belle? ces bavards me feront désertter. Ils se mêlent tous d'être savans; c'est une manie. Ah! cher Igli, que tu en auras, me dit-elle, au jugement dernier! c'est là qu'ils t'attendent tous; tu feras sot à la vallée de Josaphat. Pour nous autres femmes, nous n'avons rien à craindre, un Vénéralbe me l'a dit; nous redeviendrons côtes comme nous étions à la création. A la résurrection nous nous rejoindrons aux hommes, sans être susceptibles de douleur & de plaisir. C'est ce qui fait que nous autres nous arrachons ici-bas tout ce que nous pouvons d'une nature chiche & avare. Veux-tu gager, ma belle, que ce Révérend t'aimoit? Oui, cher Igli; je crois qu'il étoit un peu Iroquois, & ses leçons m'ont beaucoup servi depuis. Voilà donc l'apprentissage que ces Disciples de Christ font faire aux jeunes filles en suivant l'E-

S  
: Tu vois ce  
pour te con-  
Bastille. Que  
ds me feront  
d'être savans;  
gli, que tu en  
nent dernier!  
ous ; tu feras  
c. Pour nous  
ns rien à crain-  
dit ; nous re-  
e nous étions  
rection nous  
mes, sans être  
& de plaisir.  
utres nous ar-  
e nous pou-  
avare. Veux-  
Révérend r'ai-  
ois qu'il étoit  
leçons m'ont  
bilâ donc l'ap-  
les de Christ  
en suivant l'E-

vangile. Ces gens ne perdent rien à leur  
sévérité, cher Igli, me dit ma Françoise :  
c'est à la vallée de Josaphat que tes Iro-  
quois auront de belles choses à dire ; c'est  
là que vous ajusterez vos raisons de part  
& d'autre. Dis-moi donc, ma belle, où  
tes Révérends ont-ils été imaginer un  
conte aussi puérile ? Je disois ma pensée  
devant un Marchand, & croyois pour  
le coup que je ne rencontrerois pas de  
mes sots argumentateurs ; point du tout :  
cet homme prétendoit être aussi savant  
que les Sacrificateurs. Il me dit que la  
vallée de Josaphat étoit un lieu de la Pa-  
lestine en Asie, & me traita d'impie ;  
qu'une preuve évidente de mon tort,  
c'étoit son *Credo*, qu'il disoit tous les  
jours, où la résurrection de la chair étoit  
exprimée *carnis resurrectionem*. Tes Moi-  
nes & tes Sacrificateurs savent mieux,  
Vénérable, lui dis-je, cet article que toi.  
La vallée de Josaphat a trois lieues de  
circuit, me repliqua-t'il. Il y a de quoi  
placer trois millions d'hommes à terre,

fans compter les étages que Dieu par sa puissance, fera de la terre au ciel. C'est dans cette assemblée de tous les hommes qui ont été & qui seront, que Dieu montrera & justifiera la Religion de Moïse & la nôtre; que la justice de ses conseils que nous ne voyons pas à présent, sera manifestée, & que tes Iroquois se battront l'estomac de n'avoir pas cru à Christ. Vas, lui dis-je, Révérend, nos Compatriotes ne savent non plus ton Christ que les enfans qui viennent de naître. En ce cas, reprit-il, vous irez aux Limbes. Que veux-tu dire avec tes Limbes, lui demandai-je? C'est un lieu, repliqua-t'il, qui n'est ni Enfer, ni Paradis, ni Purgatoire. Ah! je t'entens, c'est ce lieu où les Juifs, les Rabins & les Patriarches étoient, quand ton Christ les a enmenés au ciel par la main. Tout justement, me dit-il, c'est cela. Tu as du bon cœur, Vénéralbe, lui dis-je, les Prêtres sévères ne nous donnent pas cette région pour azile: ils traitent ta élémence

e Dieu par sa  
 au ciel. C'est  
 s les hommes  
 ue Dieu mon-  
 ion de Moïse  
 de ses conseils  
 à présent, sera  
 oquois se bat-  
 ir pas cru à  
 évérénd, nos  
 non plus ton  
 i viennent de  
 -il, vous irez  
 n dire avec tes  
 C'est un lieu,  
 Enfer, ni Para-  
 t'entens, c'est  
 bins & les Pa-  
 ton Christ les  
 ain. Tout jus-  
 ela. Tu as du  
 dis-je, les Pré-  
 nent pas cette  
 ent ta élémence

d'hérésie, & prétendent que nous & les  
 enfans sommes damnés : ils assurent  
 qu'Augustin l'a dit; nous serions bien à  
 plaindre, Révérend, si ces rigides avoient  
 raison. Ne les crois pas, me dit-il, ce  
 sont des supôts de Satan; leur dévotion  
 est hypocrite. Que vas-tu dire, Vénéra-  
 ble? ces gens sacrifient tout à leur créan-  
 ce, & on fait fortune avec la tienne à la  
 cour. Ils sont, ajouta-t'il, ennemis du  
 Pape; ils sont damnés comme tes Iro-  
 quois. Souviens-toi donc, lui dis-je,  
 que ton zèle t'emporte mal à propos,  
 & que nous irons aux Limbes. Ah! ah!  
 tu as raison, étranger. Ces coquins qui  
 osent demander un Concile, iront en En-  
 fer. Tu ne les aimes pas, Vénération, ces  
 honnêtes gens qui souffrent pour la foi  
 Catholique. Non, par la porte du ciel,  
 me dit-il. Que veux-tu dire, Révérend,  
 avec ta porte du ciel. C'est, ajouta-t'il,  
 par où le Christ est venu au monde sans  
 rien endommager; c'est la Vierge Marie;  
 c'est ce Paradis terrestre & céleste. Sais-tu

pourquoi la libéralité est entre la prodigalité & l'avarice? c'est parce que la vertu tient toujours le milieu. Cela vient du Christ, la vertu de Dieu qui est né du milieu de la terre divine de Marie. Par le grand Esprit, Révérend, sans avoir pénétré tes mystères, j'ai toujours eu de l'inclination pour la vertu, je n'ai pas plutôt entendu parler de Marie, que je l'ai aimée. Je ne m'en étonne pas, me dit-il, elle fait des miracles inouis. Tu seras sauvé, si tu aimes Marie. Je te dirai, Vénérable, que tes Sacrificateurs & tes Livres m'ont donné pour elle une sensibilité extrême. La Vénus Chrétienne, & le Paradis de volupté, c'est Marie, disent tes Docteurs. Il faut la force d'Hercule pour entrer par cette porte, & pour emporter la rose d'or de ce parterre céleste, dit Rabbi, un de tes Moines Augustins. Heureux ceux qui surmontent le monstre qui veut dévorer ceux qui s'approchent de la porte du jardin, où on trouve *Jesus!* Ils disent tous que la beauté de la Vierge est

ineffable. Oui, reprit le Révérend, *Jesus* & Marie sont les plus charmantes créatures qui furent, qui sont, & qui seront. Les Jansénistes disent le contraire, que Marie étoit noire, & *Jesus* contrefait, & voudroient nous détacher de l'amour de l'humanité de *Jesus*, en disant qu'il s'est fait un homme de douleur, & que nous ne devons pas chérir ce qu'il est venu lui-même immoler & défigurer; qu'il éloignoit ses Apôtres de cette tendresse charnelle. Mais le Pape & l'Écriture les contredisent: *Speciosus facta est ma præ filiis hominum*; & de Marie: *Tota pulchra es*. Que tu me fais de plaisir de me dire que tu aimes Marie! Dis-tu les sept allegresses? Je les fais par cœur; demande-le plutôt à ma belle Françoisse. Tu es impie, me dit-il, je crois que tu badines. Que vas-tu dire, Vénérable? j'aime la Vierge dans toutes ses images. Tu es donc figuriste, comme ces Convulsionnaires, repliqua le Vénérable tout en courroux. Je ne fais ce que tu

veux dire ; mais dans les images il y a des préférences raisonnables. Une fille m'inspire plus de piété qu'une vierge de bois. Dans ta Religion il n'est question que de se ranimer par des portraits, qui vous rappellent vivement les originaux ; & voilà ce que je fais. Si je me sens quelquefois une velleité pour l'Évangile, cela ne me vient que delà. Par saint Jean, Iroquois, je te fais réparation. On t'a jetté de l'eau sur la tête, & tu aimes Marie, voilà deux gros articles. Canonise-moi donc, Vénérable, lui dis-je, on n'en feroit pas tant faire à un Anglois. Tu as raison, cher Igli, ces Insulaires sont de vrais Payens damnés : ils n'ont pas les idées de terre ferme ; je le vois par expérience. Jésus ! quelle différence entre nous & ces Marchands de Londres ? Sont-ce des fripons, lui dis-je ? Non, dit le Vénérable ; ils sont d'une probité reconnue. Quelle est donc la différence que tu disois ? Ils ne sont pas Romains, Igli, & c'est là ce qui les damne : sur ma

s  
 images il y a  
 es. Une fille  
 une vierge de  
 n'est question  
 portraits, qui  
 les originaux;  
 me sens quel-  
 r l'Evangile,  
 Par saint Jean,  
 ation. On t'a  
 tu aimes Ma-  
 es. Canonise-  
 dis-je, on n'en  
 nglois. Tu as  
 ulaires sont de  
 s n'ont pas les  
 e vois par ex-  
 fférence entre  
 de Londres?  
 dis-je? Non,  
 d'une probité  
 ac la différence  
 pas Romains,  
 amne: sur ma

foi j'en suis bien fâché pour eux. Un de nos Moines a tâché de les faire revenir à nous, & l'esprit de perversion a été jusqu'à le faire Apostat & Docteur d'Oxford. Je fais tous les soirs pour lui l'Oraison: demandez ce que vous voudrez, qui fait si Dieu ne m'exaucera pas. Tu as raison, Vénérable; ton Dieu veut à plusieurs fois, & la vingtième fois qu'il voudra, ce sera, peut-être, ce changement admirable. Observez, continuait-il, que ce Moine n'étoit pas trop Papiste; mais s'il eut réussi, on auroit mis aux trousses de Messieurs les Anglois des Docteurs séraphiques; point de Jésuites, à cause de l'averfion qu'ils ont pour eux; & c'étoit une affaire faite. C'étoit là un dessein politique. Tu es bête, Vénérable, lui dis-je, vas faire tes envois & tes billets de voiture, & je m'en allai. Je ne rencontre, cher Alha, que ce langage extravagant. Ce Marchand a lu quelques livres, & croit être un homme de conséquence; il a

---

eu par-deffus la mine favante & l'air dogmatique.

---

## XXXVI. L E T T R E.

**N**On , mon cher Alha , je ne fuis point devenu fou ; c'est à tort que tu le crois : tout ce que je te mande des idées de ces Peuples , est vrai , je te les donne fans y rien ajouter. Ne vois-tu pas que je fuis obligé de te dire à toi & à nos Vaillans ce qui en est ? Est-ce ma faute si je te rapporte leurs imaginations ? Je ne fuis venu ici que pour cela. Tu me mandes que nos Vaillans font indignés & veulent me rappeler ; que *Labi* auroit mieux exécuté leur commiffion que moi. Ménage-moi avec eux , cher Alha , je t'en conjure : je me trouve bien ici : j'ai des habits , du vin , de l'eau-de-vie , des couteaux , des lits , & tout ce que je puis fouhaiter. Tu me dis d'un ton févère , que j'oublie mon aimable Glé ma fœur. Je t'ai fait le dépositaire de ma tendresse ;

en

ante & l'air do-

T R E.

ha , je ne suis  
c'est à tort que  
te mande des  
vrai, je te les  
er. Ne vois-tu  
te dire à toi &  
est ? Est-ce ma  
imaginations ?  
ur cela. Tu me  
s sont indignés  
que *Labi* auroit  
iffion que moi.  
er Alha, je t'en  
en ici : j'ai des  
e-vie, des cou-  
te que je puis  
en ton sévère,  
Glé ma sœur.  
ma tendresse;  
en

en t'aimant, elle m'aime. Tu es plus jeune que moi, plus beau & mieux fait; elle gagne au change, & je m'aquitte envers elle en te recommandant, comme je ne cesse de le faire, de l'embrasser cent fois, & encore cent fois & mille fois le jour. Tu me reproches que j'aime ici. Mets-toi à ma place, cher Alha, jamais tu ne t'imagineras rien de plus charmant, que la belle qui me tient lieu de Glé.

Tu me dis que l'amour sacré s'en mêle, & non pas la raison. Que veux-tu, cher ami, je suis à la piste le grand Esprit, qui me mène par la main, & je néglige l'homme grave & bouffi de sagesse. Tu dis que je me raffine, & que nos Vaillans ne peuvent plus me souffrir. Je ne leur demande qu'une grace, c'est de me laisser retourner, afin que la moitié de moi-même mange l'autre. Je te déclare que je ne mourrai pas ici. Ces Peuples me plaisent, mais me font horreur. Il faut que tout ce que mes yeux voient, soit bien enchanteur. Je suis captivé mal-

gré les réflexions de ce qui pense en moi. Nos Vaillans s'irritent de ce que je suis lavé par une cérémonie. Ai-je pu empêcher des fous? Tu crois que je suis Chrétien, & que je dissimule. Souviens-toi qu'en me lavant, ces Sacrificateurs m'ont laissé mon cœur. Il est libre, & j'en suis le maître : sa voix vaut bien celle de ces Nations. Rassure-toi donc, cher Alha, le plus tendre & le meilleur de mes amis. Je ne suis pas tel que tu me crois. J'arrose de mes larmes la lettre que je t'écris : je suis sensible à tes reproches; c'est que tu n'entens pas mes lettres. Je t'ai mandé de les laisser, afin que je te les explique, & tu n'en as rien fait : nos Vaillans n'aiment pas tout ce qui ressent ces Peuples, ils ont raison; mais ils devoient m'épargner, & ne pas croire que je veux rester avec eux. Je t'écris avec simplicité, & te verse dans le sein tout ce que je pense sans te rien cacher. Ta prudence devoit donc supprimer les lettres où je parois enchanté de ces Peu-

bles. Les Vaillans n'ont-ils pas vu que je les blâme ces Nations? que je n'entre dans leurs idées, que pour me moquer d'eux? Comment veux-tu que je t'écrive leurs folies, si tu crois qu'en te les écrivant, je leur ressemble? Tu dis qu'à la première inspection, je devois revenir; que malgré les précautions, je répandrai chez mes enfans de la curiosité pour ces climats, & une partie de l'esprit fanatique qui y regne : que nos Vaillans me tuent, j'y consens; mais avant je les prie de m'entendre & de me connoître. Tu me dis que mes lettres sont subtiles, & que je suis aveugle par la prétendue science de ces Nations, tandis qu'ici tous les Vénérables me détestent. Je suis entre deux dangers; celui d'irriter trop ces insensés, & celui d'allarmer nos sages Iroquois. Je suis au désespoir, cher Alha, pour t'avoir dit dans une conversation que j'avois avec un Sacrificateur, que le soleil éblouit, afin de nous dire que nous devons baisser les yeux devant

le Pere de la Nature, & que c'est déjà un travail & une Religion très-dure, tu crois que je blâme la nôtre. Ne vois-tu pas que les expressions m'emportent avec ces Européens rusés; que leurs raisonnemens m'embarassent quelquefois; & que je m'en tire de mon mieux? Je voudrois te voir avec eux, cher ami, toi & nos Vaillans; je doute fort que vous eussiez résisté à tous leurs artifices. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que c'est contre eux-mêmes qu'ils raisonnent: Ces Peuples si amateurs de la volupté, la condamnent; ces Peuples si curieux s'aveuglent, & prétendent que nous devons croire sans voir. As-tu rien entendu de plus singulier que ce qu'ils disent? que le grand Esprit est né sur la terre. Ah! cher Alha, s'il s'étoit fait homme; qu'il fût né dans nos déserts, & que cela fût possible, quel amour n'aurions-nous pas eu pour lui! Ces Nations l'ont tué cependant, à ce qu'ils disent. Le Peuple qu'ils accusent d'avoir

commis ce déicide, est haï & détesté partout. Effectivement le Rabin Jesus, qu'ils disent Fils de Dieu, a été aussi vertueux que nos Iroquois; ses paroles sont sages & ses actions simples. Trente-trois ans de sa vie ne font qu'un très-petit volume. Il a dit très-peu de choses; mais les Chrétiens allongent, tournent, retournent & rétrécissent ses pensées; ils les expliquent en mille manières. Ils ont eu deux cens Sectes de prétendus Sages, qui toutes sont différentes, & se haïssent consciencieusement. Ils tirent tous leur Religion de ce Livre, auquel ils croient. Tu serois surpris de voir tant de faces à une pensée simple. Ils prétendent tous néanmoins d'avoir la vérité & s'excluent les uns les autres de leur Paradis. Voilà ce que je t'ai écrit de ces Européens, cher Alha, & je ne crois pas m'être attiré la colère de nos illustres Guerriers. Tu me connois, & tu peux me justifier. La vertu de mes compatriotes m'est un garant respectable du gain de ma cause.

---

Le grand Esprit, qui est la raison elle-même de nos déserts, fait que je ne mens pas. La vérité est une dette contractée avec le genre humain. Sache, mon cher Alha, que je suis fidèle à te la payer.

---

XXXVII. L E T T R E.

**N**OUS ne savons rien, disois-je à un Turc, du Paradis dans nos déserts; nous n'avons jamais formé de raisonnemens; la crainte ou l'espérance ne nous a jamais inspiré une idée. Nous nous reposons sur le grand Maître que nous ne connoissons pas, & qui nous a faits: jamais il n'y a d'alternative pour nous. Son amour qui nous a créés, nous fait croire que la fin qu'il s'est proposée, est heureuse pour nous. Il ne nous a pas consulté, il nous a fait de son autorité.

Nos Illustres ont cru que j'extrava-  
guois, quand je leur ai écrit les imagina-  
tions de ces climats. Rien de plus vrai,  
me dit le grave Ottoman. Les hommes

feront punis ou recompensés. Mahomet le repéte sans cesse dans tous les chapitres de son Alcoran. Tu crois donc à un Moine & à un Arabe brigand, lui dis-je, enfant du Croissant? Par la Lune, tu es impie, me dit-il : c'est Dieu & son Prophéte qui nous ont donné le chemin de la vie éternelle. Belle vie, lui dis-je, d'avoir des femmes jusqu'à la satiété! Oh! oh! me dit le Circoncis, notre Religion est pratiquable; ce n'est pas comme celle des Chrétiens. Ils font les sévères par ostentation, mais ils n'observent rien. Regarde-les & leurs Sacrificateurs. Et que font les tiens, lui dis-je, chez toi avec leur grand chapelier? Ils méditent, me repliqua-t'il, sur la bonté de Dieu. Tandis que vous en profitez, lui dis-je? Comme de raison, me répondit le Mahométan.

Je le quittois, lorsque passant dans la rue, je rencontrai une cérémonie de Chrétiens. Mets-toi à genoux, me dit un gros Vénéral, voilà Dieu qui pas-

fé. Comment veux-tu que j'adore ton Dieu auquel je ne crois point, lui dis-je? Mets-toi à genoux encore un coup, me dit-il, butor. Je m'y mets bien sans en croire plus que toi. J'entrai au Temple pour examiner ces Peuples, avec un Anglois de mes amis. Ces sortes de bâtimens me paroissent majestueux, & leurs sacrifices simples. Les Sacrificateurs offrent du pain & du vin au grand Esprit, jusqu'à la moitié du jour; le soir ils se contentent de faire des prières. Je t'ai déjà mandé qu'ils croient rendre présent sur leurs Autels leur Christ crucifié, il y a environ deux mille ans, par la vertu de quelques paroles secrètes. Ce Dieu n'est occupé qu'à obéir à leurs invocations. En vérité, mon cher Alha, ces Prêtres sont bien fourbes ou bien fots. Pour chasser le Diable, ces Peuples en entrant dans leurs Temples, se font des signes à la tête & au corps, avec une certaine eau, sur laquelle les Sacrificateurs ont marmoté quelques mots.

s  
e j'adore ton  
int, lui dis-je?  
un coup, me  
s bien sans en  
rai au Temple  
les, avec un  
es sortes de bâ-  
ajestueux, &  
Les Sacrifica-  
u vin au grand  
du jour; le soir  
des prières. Je  
ent rendre pré-  
Christ crucifié,  
le ans, par la  
es secrètes. Ce  
bér à leurs in-  
on cher Alha,  
urbes ou bien  
able, ces Peu-  
s Temples, se  
au corps, avec  
elle les Sacri-  
quelques mots,

qu'un aveugle leur présente. Apparemment que c'est pour les faire souvenir qu'ils ne doivent pas plus voir à leur créance, que ces misérables voient à la lumière. Ils remplissent ces lieux sacrés de clameurs surprenantes. Ils ont des machines énormes dans des tours qui s'élevent aux cieus, dont le fracas sonore & terrible semble appeller le ciel pour descendre sur la terre. Tout ce bruit religieux émeut le Peuple & attire des respects, qui durent à peine le moment des cérémonies. Ils se prosternent tous devant un petit morceau de pain, que leurs Pontifes leur ordonnent de croire être détruit par miracle, pour être remplacé par le corps naturel du Rabin Jesus. C'est du pain à leurs yeux, & ce n'en est pas à leur entendement; c'est le Christ à leur entendement, & ce ne l'est pas à leur sens. Ainsi ils voient sans croire ce qu'ils voient, & croient sans voir ce qu'ils croient. Les femmes ne sont pas le moindre ornement de leurs

Temples , malgré les déclamations des Sacrificateurs, qui semblent ne manger leurs revenus, que pour rendre odieuse cette moitié du monde la plus aimable. Ce qu'ils en font, c'est en faveur des dévots, qui font ici profession de se croire coupables, s'ils aimoient les femmes. As-tu rien imaginé de plus extravagant, mon cher Alha? ce que je te dis est cependant certain. On voit ce sexe sublime, l'ornement & l'amour de la terre, ces créatrices des hommes, s'avancer avec une démarche noble, & fixer un œil céleste sur la Divinité qu'elles imitent & qu'elles croient là présente. Les Sacrificateurs, avec leurs habillemens singuliers & leur air affecté, ne me semblent pas si dignes de leur Dieu, & m'imposent moins de respect. Les Vénérables marchent gravement, sont assis ou debout, les yeux errans. On en voit qui les ont fermés pour faire croire qu'ils pensent au grand Esprit; ce que je ne crois pas. Ne vois-tu pas, me disoit mon Anglois, qu'ils

clamations des  
 ent ne manger  
 rendre odieuse  
 a plus aimable.  
 en faveur des  
 ofession de se  
 noient les fem-  
 de plus extra-  
 ce que je te dis  
 n voit ce sexe  
 amour de la ter-  
 mes, s'avancer  
 e, & fixer un  
 qu'elles imitent  
 s'effente. Les Sa-  
 abillemens fin-  
 ne me semblent  
 & m'imposent  
 énérales mar-  
 lis ou debout,  
 voit qui les ont  
 u'ils pensent au  
 crois pas. Ne  
 Anglois, qu'ils

ont intérêt d'en imposer au Peuple? La fin de la prière vaut mieux que le commencement, dit Salomon; aussi ont-ils soin les Vénérables de se modérer sur cet avis du plus sage des hommes. Ils sont précipités ou lents à proportion des solemnités & des idées populaires. Leurs Ecritures leur servent beaucoup: elle a autant de faces qu'il y a d'hommes qui la regardent; elle a toutes sortes de goûts; c'est la manne des Juifs au désert; c'est là le repos de leur conscience: ils y trouvent tout ce qu'ils veulent. Le côté sévère est tourné vers le peuple: pour le côté miséricordieux ils le contemplant, se le réservent, le pratiquent & le communiquent à leurs élus, chacun selon son inspiration.

Tu vois, me dir mon Anglois, cette Vierge d'argent? elle est composée de la vaisselle des vieilles du quartier: elles font adorer au peuple le prix de la virginité qu'elles ont perdue dans leur jeunesse: il ne leur reste plus à aimer que les Sacrificateurs & les Eglises.

Est-ce une Princesse qui fait là sa prière? C'est, me dit l'Anglois, le Sacrificateur du Temple qui est assis dans la nuit de son tribunal doré : c'est là qu'il reçoit les humiliations & les larmes des femmes illustres, en les relevant de leurs chûtes, & en les consolant avec charité. Je t'entens, lui dis-je. Je me remets ces petits aziles sombres & poudreux des pécheurs de ces climats; j'en ai vu ailleurs dans les Temples.

Que de magnificence! ajoutai-je. Que dis-tu, cher Igli? trouves-tu beau ce qui est neuf & doré? Tu vois, Iroquois, me dit-il, cette masse insipide pour le bon gout, cette carrière épaisse & sans délicatesse; elle ne vaut pas les degrés du Temple de Salomon : elle a coûté cependant plus d'or que cet édifice Judaique tout entier, l'admiration & la merveille de l'antiquité : le Prêtre de cette Eglise est un des plus habiles hommes du Royaume : il ne se mêle ni de parler ni d'écrire; il attire seulement les richesses

qui fait là sa prié-  
 glois, le Sacrifica-  
 t assis dans la nuit  
 c'est là qu'il reçoit  
 s larmes des fem-  
 relevant de leurs  
 olant avec charité.

Je me remets ces  
 & poudreux des  
 ats; j'en ai vu ail-  
 es.

e! ajoutai-je. Que  
 ves-tu beau ce qui  
 vois, Iroquois, me  
 pide pour le bon  
 aisse & sans déli-  
 pas les degrés du  
 : elle a couté ce-  
 et édifice Judaique  
 on & la merveille  
 re de cette Eglise  
 les hommes du  
 le ni de parler ni  
 ment les richesses

de tous les Grands qui l'approchent.

As-tu vu le ferrail de l'enfant Jesus?  
 rien n'est plus ravissant; rien n'est plus  
 beau que ces jeunes filles qu'il élève. Ces  
 tendres édifices valent bien son Tem-  
 ple : c'est, en effet, un établissement res-  
 pectable. Ces jeunes Illustres perdront à  
 la mort du Sacrificateur. Il seroit à souhai-  
 ter pour la noblesse de France, que tant  
 de millions convertis en pierre, il les eût  
 caché dans le sein de ces aimables enfans.

Viens aux grands Cordeliers, me dit  
 l'Anglois. Quel est cet endroit, lui dis-  
 je ? C'est le Monastère des Freres Mi-  
 neurs de saint François d'Assise. S'ils sont  
 des Freres petits, d'où vient donc les ap-  
 pelles-tu les grands Cordeliers ? C'est à  
 cause de leur cordon, me repliqua-t'il.  
 Nous entrames dans le Temple; s'avan-  
 çoient vers le chœur de jeunes filles pour  
 s'édifier. Tu vois ces Paters, me dit mon  
 Anglois : s'ils font tort au genre humain  
 par austerité, ils l'édifient d'ailleurs : as-  
 tu vu Moines plus propres à suppléer

aux scrupules des Eunuques sacrés , & à bâtir ce qu'ils détruisent ? ils cuantent aussi-bien qu'ils font tout le reste.

Il y a encore, Igli, me dit-il, de petits Freres au superlatif : ces Moines ne vivent que d'huile : ils sont les lampes ardentes de l'Eglise de Dieu, dont la mèche ne s'éteint jamais, malgré les tentations du monde. Il me montra ce jour-là des Bernardins gros & gras, des Prémontrés francs & honnêtes, des Augustins effrontés, des Genoveffins angelifés, des Bénédictins noirs & tristes, des Victorins de belle humeur, des Carmes fringuans & dévots, des Jésuites bénins, des Capucins à barbe grise, rouge, noire & blanche. Quel spectacle, lui dis-je le soir à notre retour. Cher Igli, me dit l'Anglois, les Sacrificateurs & les Moines n'ont de différent du Peuple, que leur extérieur original, & leur intérieur infernal. Ils conduisent des brebis innocentes & crédules, & s'en moquent dans le cœur. Cet Anglois, cher Alha,

ques sacrés, & à  
 t ? ils chantent  
 t le reste.  
 ne dit-il, de pe-  
 ces Moines ne  
 sont les lampes  
 ieux, dont la mê-  
 malgré les tenta-  
 montra ce jour-  
 & gras, des Pré-  
 êtes, des Auguf-  
 novessins angeli-  
 irs & tristes, des  
 eur, des Carmes  
 Jésuites bénins,  
 ife, rouge, noire  
 acle, lui dis-je le  
 her Igli, me dit  
 eurs & les Moi-  
 du Peuple, que  
 & leur intérieur  
 t des brebis in-  
 & s'en moquent  
 ois, cher Alha,

n'aime pas ces Nations esclaves de Ro-  
 me. Mais ce qui me surprend, c'est com-  
 ment il n'achève pas de penser comme  
 nos Iroquois. Il y a encore un reste de  
 préjugés chez lui, malgré ses raison-  
 nemens.

Je te prédis qu'avant deux mille lunes,  
 toute la terre fera de notre Religion. Je  
 vois le train de ces climats; je distingue  
 chez eux les sentimens profonds ou su-  
 perficiels, ce que le cœur dicte, ou  
 qu'une loi presque insupportable ordon-  
 ne. Cela montre, cher Alha, qu'on peut  
 bien obscurcir la nature, mais non pas la  
 détruire. Elle est la vérité, & sa force  
 est plus forte que toutes les erreurs de  
 ces pauvres Peuples. Tous ces fantômes  
 consacrés & respectés par leurs peres, re-  
 butent les yeux éclairés : ils sont sûrs  
 des abus, & ne sont pas si assurés des  
 avantages admirables & célestes, que  
 leurs simples ayeux trouvoient à s'im-  
 mortaliser parmi quelques Vénérables,  
 & les Saints du Paradis pour avoir donné

des terres , pour avoir combattu pour les biens des Sacrificateurs & des solitaires, ou pour avoir pris une tonsure monacale : tel est , mon cher Alha, le sort des choses humaines : la vérité & les erreurs ont le même sort ; elles meurent & revivent ; elles ont leur cours, leur tems & leur crédit : mais le mensonge a sur-tout tirannisé ces climats toujours soumis aux artifices sacrés, ou à la persuasion sérieuse & fanatique de mille & mille Prêtres divers. De tout tems on a fait un sacrilège à ces Peuples de contredire leurs oracles. Socrates fut mis à mort , pour avoir contredit les Dieux de la Grèce. Les grands hommes, cher Alha, n'ont pas pensé & ne pensent pas différemment de nous.

---

XXXVIII. L E T T R E.

**T**ous ces Peuples, cher Alha, se servent du grand Esprit pour tromper plus finement leurs Compatriotes.  
Quoi

combattu pour  
 urs & des solitai-  
 une tonsure mo-  
 ner Alha, le fort  
 a vérité & les er-  
 ; elles meurent  
 leur cours, leur  
 mais le mensonge  
 climats toujours  
 és, ou à la persua-  
 que de mille &  
 De tout tems on  
 Peuples de con-  
 ocrates fut mis à  
 tredit les Dieux  
 s hommes, cher  
 & ne pensent pas

T T R E.

cher Alha, se ser-  
 prit pour trom-  
 s Compatriotes.  
 Quoi

Quoi donc! me diras-tu, se peut-il qu'un  
 Etre aussi parfait puisse servir d'instru-  
 ment pour la fourberie? Je le pensois  
 comme toi; mais je m'apperçois que je  
 me suis trompé. Figure-toi, cher Alha,  
 que si ces cantons sont remplis de four-  
 bes en tout genre, ils le sont aussi de du-  
 pes en toute espèce: ces derniers sont en  
 grand nombre. Les uns se laissent séduire  
 par des louanges, qui naturellement de-  
 vroient passer pour des injures; les au-  
 tres sont éblouis par l'éclat de la recom-  
 pense: le courtisan est flatté de l'hom-  
 mage servile qu'on lui rend; le sot est  
 aveugle sur son chapitre; il ne s'apper-  
 çoit pas que ce n'est pas son mérite qui  
 lui attire l'encens qu'on lui prodigue,  
 mais le bien qu'il peut procurer; le Ma-  
 gistrat est séduit par les beaux yeux d'une  
 solliciteuse & par l'amour qu'elle lui té-  
 moigne. Je le disois l'autre jour à un de  
 ces Illustres. N'est-ce pas que tu as ac-  
 cordé aisément à cette femme la grace  
 qu'elle te demandoit? Ne vois-tu pas ta

bévue & ta fortifié ? Tu t'es imaginé, sans raison, te devoir à toi-même les caresses qu'elle t'a faites : fache, Illustre, qu'elle te déteste, & qu'elle ne t'aime qu'à cause de ton crédit. Que viens-tu de faire ? une injustice, sans en recevoir qu'un prix affecté.

Tu ne connois pas l'hipocrisie, mon cher Alha ; ce mot te paroitra barbare. Graces au grand Esprit, nos ayeux ne nous ont pas transmis le nom de ce vice dans notre langage : veux-tu donc savoir ce que les Européens entendent par ce terme ? L'hipocrisie est un culte faux qu'ils rendent aux Dieux, aux Rois, aux Illustres, & aux Riches, pour attirer les regards & séduire les sots crédules. Que fais-tu là, disois-je à l'oreille d'un Chrétien absorbé en adoration ? Je prie, me dit-il. Non, Vénérable, tu dors, & l'homme est fait pour agir. Tu les prendrois, cher Alha, pour des bienheureux qui entourent le trône du grand Esprit. Ces infâmes trompeurs sont assidus dans

les Temples, & y font cent démon-  
trations qui approchent des vertus telles  
que ces Nations fingulières se les font  
imaginées : on les regarde avec admira-  
tion. Leur réputation augmente à me-  
sure que leur affectation redouble. Ces  
fous les prennent pour des modèles, &  
les proposent à la jeunesse; on les fait  
venir chez soi, pour attirer les bénédic-  
tions du Ciel. Tu juges bien si les cagots  
se font tirer l'oreille; c'est l'unique but  
des caffards. Les voilà impatronifés;  
mais que font ils ? Tu le devines sans  
peine : ils gagnent l'esprit des peres pour  
attraper leurs biens, & les meres pour  
corrompre leurs filles.

Mais, me diras tu, pourquoi ne pas  
se défier de ces hipocrites, si on les con-  
noit pour tels ? Sache que les François  
font faciles à duper, & que les Béats ne  
prennent pas toujours les mêmes rou-  
tes. Ils ont de leur confrérie des gens  
de tout état & de toute espèce. Ceux  
dont je viens de te parler, sont les moins

à craindre; juge des autres. Les plus dangereux sont les chefs de leurs Temples. Ceux-là étant commis pour instruire, ont moins de peine à les tromper. Graves, insinuans, ils semblent craindre d'en trop dire. Ils cachent sous le voile épais d'une conduite sage, le dérèglement secret dont ils se nourrissent. On les voit prêcher avec onction des vérités que leur cœur trahit. Il y a parmi eux quelques sots honnêtes gens. C'est dans ces secrets aziles des pécheurs dont je t'ai parlé, qu'ils établissent leur trône; c'est là que le pauvre Peuple va subir la loi cruelle de s'accuser soi-même. Les loix de ce Pays défendent de croire & de profiter d'un aveu de cette espèce; mais ces Loix ne sont pas Ecclésiastiques. Ces hypocrites, pour autoriser leur exactitude pour d'autres loix qui démentent celles-là, pour se rendre d'autant plus respectables & saints, qu'ils sont formidables, pour mettre dans leurs fers de plus en plus un Peuple insensé, qui se-

es. Les plus dan-  
 leurs Temples.  
 pour instruire,  
 s tromper. Gra-  
 ent craindre d'en  
 us le voile épais  
 dérèglement fe-  
 ent. On les voit  
 des vérités que  
 parmi eux quel-  
 s. C'est dans ces  
 eurs dont je r'ai  
 leur trône; c'est  
 e va subir la loi  
 même. Les loix  
 de croire & de  
 ette espèce; mais  
 cléfastiques. Ces  
 rifier leur exacti-  
 k qui démentent  
 re d'autant plus  
 qu'ils sont formi-  
 ans leurs fers de  
 e insensé, qui se-

roit scandalisé de n'y pas être, les sur-  
 chargent de liens, de honte & de malé-  
 dictions prophétiques.

Ces Peuples, dociles aux loix que leurs  
 peres leur ont laissées, toutes inconsidé-  
 rées qu'elles sont, vont ouvrir le secret  
 de leur cœur, & les fautes ingénues qu'ils  
 ont commises, à des hommes habiles &  
 détestables, qui mesurent de ces connois-  
 sances sacrées, pour les accabler, com-  
 me à leur insçu, par les perfidies les plus  
 sanglantes & les moins pénétrables.  
 Mon Curé m'en veut, me disoit un Chré-  
 tien du Peuple. Ces hommes, lui ré-  
 pondis-je, sont sans fiel. Tu as tort, Véné-  
 rable. Il me dit le mot pour rire de-  
 vant ma femme, continua-t'il; il me parle  
 de ma belle humeur, de mes voisirs  
 & d'autres choses comme cela: je crois  
 à tous momens qu'il va tout dire. Il ne  
 dit pas le mot clair, mais ma femme en-  
 tend bien la tournure. Tiens, Iroquois,  
 j'ai eu affaire à une fille, mais c'étoit une  
 foiblesse; je te le dis bonnement, je l'ai

dit à mon Prêtre à Paques, & depuis ce tems, c'est ceci, c'est cela. Il me dit des choses à double entendre : pour une petite querelle que j'ai eu, il me donne le tort & me déguoïse devant tout le monde, que je ne vaux rien. Je te plains, pauvre homme, lui dis-je, vas-t'en conter ton histoire au Grand-Vicaire. Ventrebleu, me dit le Manant, c'est déjà trop qu'un Prêtre le sache; tout le Pays le sauroit bientôt, si je le disois à deux. Es-tu laboureur, lui dis-je? Oui, répondit-il. Vas-t'en donc cultiver ta terre, & cache ta semence, en sorte que les oiseaux des champs ne viennent pas la découvrir.

Combien d'héritiers légitimes sont frustrés par les menées de ces caffards! Pour expier des fautes qu'ils exagèrent au Peuple, il faut léguer tout son bien. Ce legs passe par les mains de l'hipocrite directeur, & se trouve souvent dissipé sans arriver à sa destination. Combien de jeunes innocentes, qui découvrent

ingénûment à leur Confesseur le feu secret que le temperament allume dans leur sein, & qui sont contraintes enfin de l'éteindre en partie avec celui qui en a reçu l'aveu ? L'hipocrisie est la maladie universelle de ces climats. Les lieux sacrés n'en sont pas exempts, & la Cour du Monarque en est infectée. Je regardois un jeune Sacrificateur qui se disposoit à l'Episcopat. Je l'avois vu mesûrer de sa loi; il se contrefaisoit néanmoins admirablement, ses gestes & son maintien étoient dévots : il affectoit une modestie singulière, pour captiver son protecteur, & pour arriver à son but. Cet homme, me dit un Vénérable, ressemble à M\*\*\*. Sacrificateur, il étoit haut, mais supportable; Evêque, insoutenable; Archevêque, un sot.

A la Cour une place est un titre pour être supplanté; mille caresses séduisantes sont préparées de toutes parts. Les embûches, les présens, les ruses captivent les moins attentifs. Le Prince est triste

aujourd'hui, disoit un Ministre, le Ministre est gai. Les visages se peignent là comme la lune, du beau & du mauvais tems : les Courtisans se transforment en autant de faces. De l'homme desintéressé & ennemi de ces perfidies, ils en rient froidement. Les biens des Peuples qu'ils dévorent, ou qu'ils attendent, les dédommagent du mépris que les sages ont pour eux.

J'étois, ces jours passés, dans une assemblée où ces Chrétiens dans un certain tems de l'année, semblent avoir perdu la raison. On les voit courir çà & là comme des insensés ; ils se transforment & se déguisent en mille manières : ils dansoient au son harmonieux des instrumens célestes qu'ils ont inventés : la curiosité m'avoit conduit dans ce lieu : je vis une infinité d'hommes sans en connoître aucun. Tandis que je réfléchissois sur cette étrange privation de bon sens, un homme s'approche de moi. Iroquois, me dit-il, je gage que tu ne me recon-

nois pas? On ne peut reconnoître que par le visage, lui répondit-il, & le tien n'est pas reconnoissable. — Je me repliqua-t'il, je suis le L... Ne suis-je pas bien masqué? Ah! lui répondis-je, vous l'êtes encore mieux à la Cour à visage découvert. Il se retira, comme si je lui avois fait un compliment.

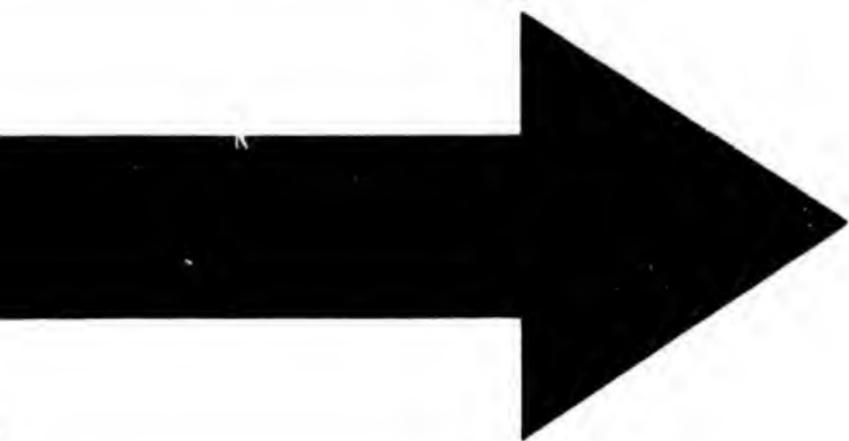
Que ces Peuples sont à plaindre, cher Alha! où est donc la simplicité de nos déserts! Ils envoient, ces Chrétiens, des hommes pour multiplier leur Religion; quel service ne leur rendrions-nous pas, si nous exposions la vérité à leurs yeux!

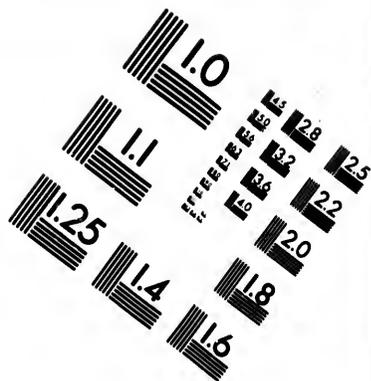
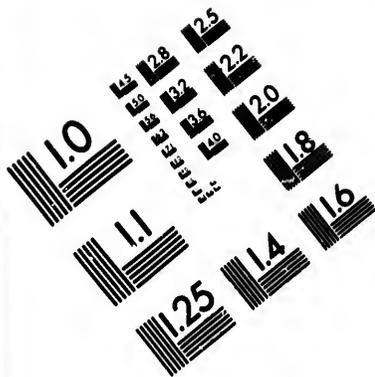
---

### XXXIX. LETTRE.

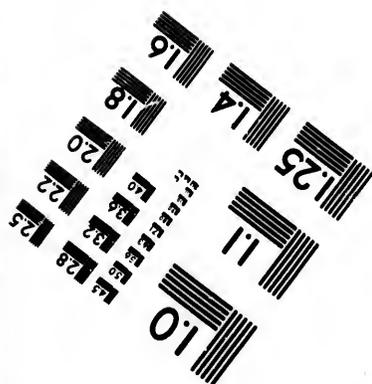
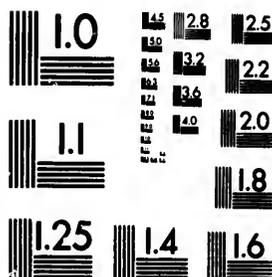
**L**A franchise & la simplicité, mon cher Alha, sont ici les plus incommodes vertus du monde: on dit sa pensée sans mal vouloir, & c'est un crime. Je t'écris de la Bastille, où je suis par l'ordre du Surveillant de cette Ville immense: c'est l'épaisseur de la terre que







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0  
5.6  
6.3  
7.1  
8.0  
9.0  
10.0

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0  
5.6  
6.3  
7.1  
8.0  
9.0  
10.0

ces murs impénétrables de pierre , où je suis renfermé. Je me promène quelquefois sur cette montagne pleine de cachots terribles , & j'ai jetté secrètement du haut en bas cette Lettre au hazard. Si mes amis prennent leurs mesures, tu la recevras. On dit que je suis un impie , & que je n'ai point de religion ; que je suis la peste de ces climats. Il est vrai, cher ami, que j'ai parlé librement de leurs folies ; mais pour leur honneur, devroient-ils punir un homme qui leur dit la vérité ? J'aime ce Peuple , & ne peux m'imaginer qu'il me parle sérieusement quand il me développe ses idées. Au reste, je suis ici bien nourri, mais je n'ai pas ma liberté : ce présent que nous a fait le grand Esprit, on me l'a ravi ; c'est là ma peine. Je n'ai pas froid, je suis mieux couché que dans nos déserts. J'ai des viandes & du vin en abondance ; mais ma belle Françoisé n'est pas ici. Le Surveillant de ce séjour me traite doucement , & me facilite les agrémens qui

pierre, où je  
 néne quelque-  
 ine de cachots  
 ement du haut  
 zard. Si mes  
 res, tu la rece-  
 un impie, &  
 on; que je suis  
 est vrai, cher  
 nt de leurs fo-  
 ur, devroient-  
 eur dit la véri-  
 e peux m'ima-  
 sement quand  
 s. Au reste, je  
 je n'ai pas ma  
 nous a fait le  
 avi; c'est là ma  
 je suis mieux  
 éferts. J'ai des  
 ondance; mais  
 as ici. Le Sur-  
 e traite douce-  
 agrémens qui

dépendent de lui. On dit que je suis heu-  
 reux de n'avoir pas essuyé le cerbère qui  
 le devançoit. Avant de sçavoir que je se-  
 rois enfermé dans ces prisons redouta-  
 bles, mes amis me disoient : Tu vois ce  
 rocher cruel & inexorable, il y a des  
 supplices secrets, il s'y passe mille cruau-  
 tés; mille gens ignorés pour toujours,  
 ont subi les volontés odieuses des Mi-  
 nistres, à l'insçu du Monarque. Ce qui  
 me console, c'est que je ne suis ici que  
 pour avoir été fidèle à la Religion de  
 nos peres. Toute un ierverselle, toute sen-  
 sible & inévitable qu'elle est au cœur,  
 elle a ses ennemis: cependant ces Peu-  
 ples ne me paroissent pas disposés à me  
 tuer pour être Iroquois. C'étoit fait de  
 lui, si mon grand-pere fût venu ici. Ces  
 Nations sont plus raisonnables à présent  
 qu'elles ne l'étoient autrefois. On m'en-  
 voie, chaque jour des Sacrificateurs pour  
 m'amener doucement à leurs dogmes.  
 Ces Vénérables entrent dans mon habi-  
 tation massive, n je parlent avec huma-

nié, & prétendent, à ce que je vois, me christianiser.

Qu'est-ce que Dieu ? me disoit un Moine Révérend, noir, sans barbe, & sans rabat, tels que j'avois vu les Compagnons de Jésus ? Je n'en fais rien, lui dis je. Dis-le-moi, Vénérable. Tu es docte, n'est-ce pas ? Nous autres ne savons rien de tout ce que vous savez par vos Prophètes ; mais nous l'adorons ce grand Esprit, sans en savoir deux mots de suite.

Eh bien, Iroquois, qu'en penses-tu, ajouta-t'il ? Je pense, lui répondis-je, que cet Être est un être que j'aime comme toute créature aime naturellement son principe, & que je ne connois point. Pour parler de lui, je devrois l'avoir connu familièrement, je devrois être lui-même. Ce Dieu, continua-t'il, que tu n'expliques pas comme nos Catéchismes, voit tout, fait tout, il est tout-puissant. Alte là, Vénérable, tu as menti. Quel fou d'Iroquois articule le Pater ?

que je vois, me

me disoit un  
sans barbe, &  
s vu les Com-  
en fais rien, lui  
vérable. Tu es  
s autres ne sa-  
vous savez par  
s l'adorons ce  
voir deux mots

n'en penses-tu,  
ni répondis-je,  
que j'aime com-  
naturellement  
connois point.  
devois l'avoir  
e devois être  
ntinua-t'il, que  
e nos Catéchis-  
il est tout-puif-  
e, tu as menti.  
icule le Pater?

Dieu peut tout, & même te convertir par sa grace, *que congruit* avec ta liberté. C'est-à-dire, avec ton *congruisme*, Véné-  
rable, que Dieu pourra, quand je vou-  
d ai, me faire Chrétien. Par saint Ignace,  
me dit-il, Iroquois, ne fais-tu pas que  
la prémotion phisique est une hérésie  
qui donne à Dieu une toute-puissance  
injuste? Quand tu remues le pied ou la  
main, ce n'est pas Dieu qui le remue,  
c'est toi; mais pour lui il concourt. Dieu  
n'est donc pas tout-puissant, lui dis-je?  
Vas, vas, Révérend, souviens-toi de tes  
écritures. Ton Dieu, disent-elles, fait  
tout au ciel & en la terre. Tous les che-  
veux de ta tête sont comptés, il fait tout  
en toutes choses, *omnia operatur in omni-  
bus*. Iroquois, me dit le Vénéral, Dieu  
seroit trop despotique; il a son district,  
& nous le nôtre: nos Docteurs ont ré-  
tabli l'homme dans ses droits. Dis plu-  
tôt Sacrificateur, qu'ils ont ravi ceux de  
la Divinité. Tu blasphèmes contre la  
Société, s'écria-t'il, contre l'esprit de la

grace qui y regne. Vas dire cela, lui dis-je, à tes Sacrificateurs sévères, & ils te répondront joliment.

Je ne me soucie pas, vois-tu, Révérend, de vos querelles Monastiques & Ecclésiastiques : mais puisque tu m'interroges, je t'interrogerai aussi à mon tour. Comment accomodes-tu l'immutabilité de Dieu avec sa liberté ? car vous autres, vous avez fait l'anatomie exacte de la Divinité. Dieu est libre, me dit le Pater, & immuable tout ensemble. Eh bien, Révérend, tu conçois donc qu'un Etre éternellement immuable & nécessairement inflexible, a dû avoir un choix conditionnel ? Voilà les sots mystères que vos vieux Docteurs vous donnent à dévorer. Ils ont mis par mégarde la liberté, qui n'est qu'un appanage d'imperfection, dans la liste des attributs de Dieu, parce que l'homme raisonne du grand Esprit, comme il raisonne de lui-même, petit avorton, & vous les en avez cru sur leur parole. Crois-moi, Révé-

dire cela, lui dis-  
s sévères, & ils te

s, vois-tu, Révé-  
s Monastiques &  
uisque tu m'inter-  
aussi à mon tour.  
es-tu l'immutabi-  
iberté ? car vous  
anatomie exacte  
t libre, me dit le  
out ensemble. Eh  
çois donc qu'un  
muable & néces-  
lû avoir un choix  
sots mystères que  
vous donnent à  
ar mégarde la li-  
panage d'imper-  
des attributs de  
ame raisonne du  
raisonne de lui-  
vous les enavez  
ois-moi, Révé-

rend, le mystère n'est pas en Dieu, mais dans ta crédulité & ton ignorance. Si la liberté est une perfection de Dieu, elle doit être infinie, il doit être infiniment libre : or, son immutabilité te dit qu'il est infiniment sans variété de choix. Choisis donc, Révérend, lequel des deux attributs tu veux sauver dans tes Livres. J'en dis autant de la miséricorde & de la justice; deux autres qualités que vous mettez à l'alambic. Ces deux attributs ne sont-ils pas infinis ? or, l'impossible seul borne l'infini ; donc que s'il est possible que Dieu sauve tous les hommes, il le fait. La justice n'aura jamais rien à punir où la miséricorde n'est pas infinie : que dis-je, elle est avare & odieuse. Vous autres n'avez inventé en Dieu la justice que sur vos idées de peines, de loix & de péché. La miséricorde, tout de même, vous en faites une espèce d'entité pour en faire l'attribut alternatif de la justice. Veux-tu que je te parle franchement, Moine noir ? vos idées sont bas-

ses. Vous avez un fatras d'érudition de vos Sages; mais ce n'est pas cela que je veux, c'est le bon sens.

O Vierge Marie! dit l'un de mes Docteurs, cet homme est Payen entre cuir & chair. Conviens, Sacrificateur, lui dis-je, que tes peres ont économisé la justice, & beaucoup donné à la miséricorde. Ton Escobar, ton Filliucius, ton Emmanuësa, ton Tambourin, ton Bauny, étoient un peu Iroquois: ils sentiroient la sottise de la multiplicité des loix humaines; pour le péché, ils ne l'ont pas cru au fond plus que nous, & se font toujours exprimés en gens d'esprit. Ils ne reconnoissent qu'un amour: le divin & le charnel leur a toujours paru une vision imaginée par les dévots. Le même amour, Dieu lui-même est unique; c'est delà qu'ils traitent favorablement ceux qui aiment, puisque quelque chose qu'on aime, on ne peut aimer que Dieu. Ils étoient si persuadés que c'est une injustice d'avoir des biens en particulier,

as d'érudition de  
t pas cela que je

l'un de mes Doc-  
t Payen entre cuir  
sacrificateur , lui  
nt économisé la  
onné à la miséri-  
ton Filliucius,  
Tambourin, ton  
roquois : ils sen-  
multiplicité des  
e péché, ils ne  
us que nous, &  
és en gens d'es-  
nt qu'un amour :  
a toujours paru  
les dévots. Le  
-même est uni-  
itent favorable-  
puisque quelque  
peut aimer que  
suadés que c'est  
biens en parti-  
culier,

culier, qu'ils ne sont pas sévères sur la  
restitution. Tous les vices que ces ca-  
gots, tes adversaires, exagèrent, ils les  
ont rapproché de l'innocente réalité.  
Tu as donc lu les vingt-quatre vieil-  
lards, me dit le Révérend? Oui, lui dis-  
je, ils ont quelques préjugés communs  
à ceux de ta Religion; mais au fond ils  
essaient petit-à-petit de se rapprocher  
de nous. Le pauvre Iroquois, disoient  
les Paters, ce n'est pas sa faute s'il n'est  
pas Chrétien! Ah ça, vous autres, di-  
tes-moi donc, ferons-nous damnés?  
C'est selon, me dit le Moine noir. Nos  
peres ont distingué plusieurs révélations  
émancées de Dieu. Ils reconnoissent celle  
de Moïse & de Confucius, deux Pro-  
phètes, chacun à leur manière, qui ont  
instruit les hommes. Mais, lui dis-je,  
Révérend, ont-ils oublié celle de la Na-  
ture? Non, continua-t'il. Elle suffit pour  
se sauver? Nos Docteurs ne font pas de  
difficulté là-dessus, à moins, disent-ils,  
que ces Peuples n'aient entendu prêcher

les vérités de l'Évangile , qu'ils ne les aient reconnues pour divines, & qu'ils ne les aient rejetées après; car alors ils feroient inexcusables. Mais toi , cher Igli, n'es-tu pas dans le cas? nous t'annonçons le Messie, & tu te moques des saintes vérités? Que veux-tu , Révérend, lui dis-je, c'est qu'avec tes fernettes tu vas contre la révélation de la Nature. Elle est pure celle-là , ajoutai-je, & ne passe pas par les mains & les imaginations du gendre de Jéthro & de ton Indien Législateur.

Le grand Esprit, dis-tu, est Créateur du ciel & de la terre, & tu fixes le moment de ce grand ouvrage. Tu veux qu'il ait été en lui-même une éternité sans rien faire, à se délecter dans ses idées infinies. Quelle occupation donnes-tu à ce Dieu? L'amour oisif de soi-même n'est pas une vertu chez tes Révérends, au contraire, & tu supposes que cet amour éternel est demeuré oisif. J'aimerois mieux dire qu'il a agi &

e, qu'ils ne les  
divines, & qu'ils  
rès; car alors ils  
Mais toi, cher  
cas? nous t'an-  
te moques des  
veux-tu, Révé-  
avec tes fornet-  
élation de la Na-  
le-là, ajoutai-je,  
mains & les ima-  
e Jéto & de ton

-tu, est Créateur  
& tu fixes le mo-  
vrage. Tu veux  
ême une éternité  
lélecter dans ses  
occupation don-  
mour oisif de soi-  
vertu chez tes Ré-  
, & tu supposes  
est demeuré oi-  
dire qu'il a agi &

qu'il a formé le monde de toute éter-  
nité. Vas, Sacrificateur, le monde est  
éternellement créé. Dieu a toujours af-  
focié des créatures à quelque partie de sa  
félicité. Sur quelle autorité contestes-tu  
ce sentiment, qui n'a de force d'ailleurs,  
que parce qu'il est simple & qu'il se per-  
suade aisément? Est-ce par les calculs  
des tems de tes vieux pédagogues? est-  
ce par la nouveauté que tu crois apper-  
cevoir au monde? Tes calculs incertains  
me font pitié. Commence pour gagner  
ton procès à faire revivre ces antiques  
Chinois & Egyptiens, qui commençant  
alors la manie, qui vous a tous agités  
depuis d'écrire dans vos climats votre  
sagesse & vos histoires, ne nous ont  
donné que leurs rêveries, & leurs pré-  
jugés. Juge du moindre fait qui se passe  
dans ces tems attentifs, raconté en mille  
manières différentes; quel fond tu dois  
faire sur ces mémoires enflés, selon la  
coutume de ces anciens. Salomon a bien  
dit qu'on ne se souviendra pas après nous

de ce qui se passe à présent. Tout est difficile, & nous n'y entendons rien, dit-il encore. L'homme s'est entremêlé dans mille questions, & Dieu a abandonné le monde à leurs disputes. Sache, Sacrificateur, qu'avant ces premiers Ecrivains, ces premiers Auteurs de vos folies, le monde avoit toujours été comme nous dans nos déserts. Ne serions-nous pas fous dans quatre mille ans d'ici, après que nos Vaillans auroient pris votre train, que vous appelez politesse, sagesse, culture, science, beaux arts, si nos arrières-enfans alloient montrer par cette époque la jeunesse du monde, & la proximité de la création? Tu radores, Révérend, de vouloir m'apporter la même preuve, parce que du tems d'Hérodote on portoit les malades sur les grands chemins : tu conclus que la médecine étoit encore bien imparfaite, & que les hommes ne faisoient alors que de commencer à réfléchir. Crois-tu donc que la médecine ait fait de grands

ent. Tout est tendons rien, est entremêlé Dieu a abandonné disputes. Sans ces premiers auteurs de vos jours été com- s. Ne serions- e mille ans d'i- s auroient pris bellez politesse, beaux arts, si nt montrer par du monde, & on? Tu rado- oir m'apporter e que du tems les malades sur conclud que la ien imparfaite, faisoient alors échir. Crois-tu t fait de grands

progrès depuis pour le salut du genre humain? Vas, vas, Révérend, on devroit encore faire de même que l'on faisoit en ce bon vieux tems.

Il est impossible qu'il n'y ait pas eu des créatures éternellement, parce qu'il est impossible qu'il y ait des espaces imaginaires. Le rien n'a ni existence ni propriété; le rien est un nom qui est né de ces préjugés, de l'évaporation de tes conceptions. Tu dis que Dieu étoit en lui-même; personne ne peut se renfermer non plus que se créer; donc que Dieu n'étoit pas en lui-même. Dieu ne peut-il pas mouvoir ce monde de l'espace qu'il occupe, & le placer dans un autre? Or, ce lieu est réellement quelque chose, & c'est celui-là que Dieu & le monde ont toujours occupé. Le rien ne peut rien contenir, le monde est contenu: conclud donc, Révérend, que Dieu avant la création, n'étoit pas en lui-même, environné du néant; mais qu'il avoit formé, aussi éternellement qu'il est éter-

nel, ces langes, cette enveloppe de son trône immortel, qui est le repos de son immensité. Ces créatures, comme tu voudras les appeller, devoient tenir de l'Intelligence infinie qui les avoit faites : conclus donc encore qu'il y avoit des intelligences créées. Tu te trompes donc, quand tu ne comptes les tems créés qu'au berceau du monde, pour me servir de tes termes. Que fais-tu si ton monde n'est pas le milliême, le cent milliême monde que Dieu a créé dans les tems ? Tu vois donc qu'il n'est pas fort raisonnable de dire, comme tu l'assures *gratis*, que Dieu étoit en lui-même à se contempler oisivement : vraisemblance pour vraisemblance, celle de tes Vénéra- bles est pitoyable.

Si je voulois aller plus loin, je te demanderois comment tu conçois que le grand Esprit ait pu tout créer de rien. Le grand Esprit peut-il faire l'impossible avec sa toute-puissance ? Or, je te dis, Révérend, qu'il est aussi impossible, ab-

folument & fans réferved, à quelque puif-  
 fance que ce foit, de faire que ce qui  
 n'étoit pas, ait l'exiftence, qu'il eft im-  
 poffible qu'une montagne foit fans val-  
 lée. Nous autres dans nos déferts jamais  
 nous n'avons réfléchi follement fur tout  
 cela, nous vivons & nous fommes con-  
 tens; mais tu vois, Vénérable, dans  
 quels abimes vous autres vous précipi-  
 tez. Que répons-tu à ceux qui te difent  
 en conféquence de ce principe, que le  
 monde eft Dieu? de très-plates raifons,  
 Vénérable. Ils fe moquent de tes dif-  
 cours scientifiques & miftiques. Que ne  
 leur dis-tu plutôt que le monde eft fa pa-  
 role & fon verbe éternel: il ne te refte  
 que cela pour penfer avec quelque juft-  
 effe. Pour moi j'ai cru d'abord que le  
 monde étoit différent de la Divinité, &  
 pour raifonner avec tes Sacrificateurs,  
 je le difois créé; mais fache, Moine noir,  
 qu'à moins que tu ne me prouves qu'il  
 eft poffible de faire quelque chofe de  
 rien, je ne croirai jamais ta création. Vas

voir aux écoles comme on berne Descartes, pour avoir dit que Dieu pouvoit l'impossible. Voilà la conversation, mon cher Alha, que j'ai eue avec mes Missionnaires. Je t'embrasse, cher ami, aime-moi toujours comme je t'aime.

---

---

XL. L E T T R E.

**L**E lendemain mes Sacrificateurs reparurent. Que penses-tu, Iroquois, me dit l'un d'eux, du mystère de la Trinité? J'ai étudié tes Livres, lui dis-je, & je fais que tu crois, ou plutôt que tu fais semblant de croire un Dieu en trois Personnes; mais pour moi, Vénérable, qu'ai-je affaire de tes dogmes? Rens-les croyables avant d'exiger de moi de la docilité. Crois-tu au Catéchisme des Turcs? Non, me dit-il. Ni moi au tien. Vous bataillez tous ensemble sur la Religion, & vous vous chargez d'impostures & de mensonges: fais-tu le parti que je prens, Moine? c'est de croire qu'en cela vous avez tous raison.

n berne Def-  
Dieu pouvoit  
erfation, mon  
mes Miffion-  
r ami , aime-  
aime.

R E.

crificateurs re-  
-tu, Iroquois,  
ère de la Tri-  
s, lui dis-je, &  
tôt que tu fais  
a en trois Per-  
, Vénéralé,  
mes ? Rens-les  
de moi de la  
téchisme des  
Ni moi au tien.  
ble fur la Re-  
gez d'impostu-  
tu le parti que  
e croire qu'en

Les Payens éclairés , reprit l'Enfant de Loyola , ont deviné le miftère de la très-sainte Trinité. Mercure Trismégifte dit : *Monas genuit monadem & in fe suum reflexit ardorem* ; ergo, si tu ne crois pas à l'Évangile , crois au moins un grand homme qui n'a eu d'autre maître que sa raison. Tu es bête, Moine noir, lui dis-je, ne fais-tu pas que ce mot que tu dis, est une fadaïse inventée des milliers d'années après ? Cite-moi les Sybilles encore , & je te tournerai le dos. Ton Mercure trois fois grand, que dit-il dans ce passage ? Il parle d'un Dieu, d'un monde & d'un amour , qui , par réflexion, retourne vers le Créateur : où vas-tu imaginer là ton miftère ?

Saint Athanasé & Denys d'Alexandrie , reprit le Moine , comprennent la Trinité sous l'idée d'une fontaine , d'un fleuve , & du lit qu'il occupe ; sous l'idée du soleil , qui éclaire , & qui opère les merveilles de la Nature ; sous l'idée de trois lanternes , qui diffèrent véri-

tablement entre elles, mais qui produisent une même lumière. (\*) Que me dis-tu avec tes lanternes, Enfant de Loyola? elles n'ont pas toutes trois ni même nature, ni égalité de lumière, ni circumcession : trois éclairent plus qu'une : or, il faudroit pour ta comparaison, qu'une éclairât comme trois. C'est tout de même, repartit le Révérend. Apprens, Iroquois, qu'une seule personne ne fait pas une communication de sa grace aussi parfaite, que comme quand le Fils & le saint Esprit y répandent leurs graces particulières aux personnes, & non à la nature. Il y a bien de la différence entre manger le Fils de Dieu, & recevoir le saint Esprit. De plus, Iroquois, pour te donner à comprendre la sainte & indivisible Trinité, souviens-toi d'un axiome important : *Nulla beatitudo potest consistere sine consortio*. Que dis-tu, Vénérable? il prouve clairement ce que je te disois hier, que Dieu n'a pu être heureux,

(\*) Athanas. Discours. 4. contre les Arriens.

fans associer quelque créature au bonheur ; mais il ne prouve nullement la pluralité des Personnes en Dieu ; cet apophthégme de tes Sacrificateurs me fait souvenir que je suis malheureux ici, parce que je n'ai point de femmes ; mais Dieu, qui se suffit à lui-même, tu vas exiger pour son bonheur, qu'il ait des personnes divines qui partagent son essence. En vérité, tes conjectures sont insensées. Sont-ce là tes preuves d'essai, Vénérable ? La difficulté est de me montrer que ton mystère de Trinité n'est pas impossible.

Comment me prouveras-tu qu'il ne répugne pas, que trois fassent une unité ? Ou ton Dieu est l'impossible lui-même, au lieu d'être l'Être nécessaire, ou tu te trompes dans le mystère de son essence. Je te laisse réfléchir sur tes sottises, & je conclus que le grand Esprit ne t'a jamais dit ces dogmes qui te font rougir. Tu conviens que les mystères sont au-dessus de la raison, & tu prétens que

dès-là ils ne sont plus contre la raison. Sache, Moine, que l'impossible, que ce qui répugne absolument à la raison, la combat précisément, & est contre elle en la manière que quelque chose peut être contre elle ; ou toi & ta séquelle Chrétienne, n'avez pas le sens commun. Réponds-moi, Vénérable, la nature infinie de Dieu n'a-t'elle pas les mêmes attributs dans chaque personne ? ces personnes sont donc identifiées, puisque la nature est indivisible, & qu'il n'y a pas une, deux, trois natures ? Ou parle-moi d'une diversité de nature, ou d'une unité de personnes. Trois choses qui sont une par nature & par essence, sont une même chose absolument. Ce qui me surprend, Respectable, c'est que les Juifs n'aient pas eu ces notions claires : tu conviens cependant, que sans cela ils ont été en Paradis. Leurs Prophètes ne prêchent pas ces vérités importantes. Jésus laisse le mystère presque au même état, & n'est nullement ouvert dans son Tes-

tament ; donc que Dieu n'a pas cru que ces secrets fussent bien interessans. Il en fait de même pour tout le reste. Il demande une vie pauvre & humble, selon ta Loi que vous ne pratiquez guères. Il laisse des ténèbres par-tout où nous voudrions voir clair.

Tu me cites ton passage : *Tres sunt qui testimonium dant in caelo, Pater, Verbum, & Spiritus sanctus, & hi tres unum sunt.* Tu n'y penses pas, Sacrificateur, c'est un passage qu'un Iroquois ne croit point. Je passe la crédulité aux Disciples de tes Pédagogues ; mais consulte tes vieux exemplaires, les plus sûrs & les moins suspects, tu n'y verras pas un mot de ce texte. Tu me demandes l'époque de cette introduction ? C'est, Vénérable, précisément le tems où il se trouve cité par tes Docteurs postérieurs. Les Peres de Nicée au troisiéme siècle l'auroient-ils oublié ? Ils savoient l'Écriture aussi-bien que toi, Révérend ; plusieurs l'avoient à cette assemblée fameuse sur leur poitri-

ne, comme le témoignage & le monument de leur foi. Aucun cependant ne fit la citation, qui étoit décisive contre les Arriens, & contre ceux qui ont attaqué ton mystère. Remarque, Vénérable, que je ne te crois pas perdu pour adorer trois Dieux, qui n'en font qu'un. Celse avoit le défaut de vos climats, & vous rendoit odieux mal-à-propos. Pour moi, Vénérable, je n'insulte point à vos préjugés; quoique je les croie infensés, je ne les crois pas criminels.

As-tu pris garde, Vénérable, que Jean fait la comparaison de l'union de la Trinité avec le sang & l'eau & l'esprit, qui rendent témoignage sur la terre? Or, je te soutiens, ou que Jean a fait une comparaison impertinente, ou si elle est juste, qu'il n'a pas cru ce que tu crois de la Trinité. Il compare l'unité de substance & la diversité de personnes à l'esprit, l'eau & le sang: je t'en laisse le juge, & conclus.

Quand Jesus parle de son unité avec

ge & le monu-  
 cependant ne  
 décisive contre  
 eux qui ont at-  
 rque, Vénéra-  
 as perdu pour  
 en font qu'un.  
 vos climats, &  
 nal-à-propos.  
 n'insulte point  
 je les croie in-  
 criminels.

rable, que Jean  
 nion de la Tri-  
 & l'esprit, qui  
 la terre ? Or,  
 Jean a fait une  
 te, ou si elle  
 ce que tu crois  
 l'unité de subs-  
 personnes à l'es-  
 n laissé le juge,  
 son unité avec

le Pere : *Ego & Pater unum sumus*, il  
 fait sentir que c'est par la grace qu'il a  
 cette unité, & non par la nature. Je te  
 prie, mon Pere, dit-il, que ceux que tu  
 m'as donné, soient une même chose  
 avec toi comme je le suis. Or, Vénéra-  
 ble, Jésus ne pouvoit pas demander que  
 les Elus fussent Dieux comme lui. Ce-  
 pendant qu'ils soient, dit-il, une même  
 chose avec toi, comme je le suis. Donc  
 que l'unité, dont il parle, n'étoit qu'une  
 unité de grace, & non une unité de  
 nature.

Tu me cites encore ce passage : La  
 vie éternelle consiste à vous connoître  
 seul vrai Dieu, & Jésus-Christ que vous  
 avez envoyé : *Hæc est vita æterna ut co-  
 gnoscant te solum Deum verum, & quem  
 misisti Jesum Christum.*

L'Ecriture n'appelle Dieu que le Pe-  
 re ; le Christ, qui est appelé Fils, est le  
 premier né parmi les freres élus : *Primo-  
 genitus in multis fratribus.* Pour me prou-  
 ver que ce texte du dix-septième Chapi-

tre de Jean doit s'entendre de la divinité de Jésus, tu ajoutes : Personne n'a connu le Pere sinon le Fils. Ne vois-tu pas que cela ne veut dire autre chose, que pour connoître le Pere, la doctrine de Christ est nécessaire à tes Peuples ? mais il n'est rien dit là de la divinité de Jésus.

Ne reconnoit-il pas lui-même qu'il ne fait pas le jour du jugement dernier ? Mais, Iroquois, me dit le Vénérable, nos Écritures prouvent clairement que le Verbe étoit Dieu. Sache, Moine, lui dis-je, que le titre de Dieu est donné aux Anges & aux Juges de la terre, & que quand ce mot est dit du grand Esprit, il y a un accent dessus, comme je l'ai remarqué moi-même dans les originaux de tes Livres, pour montrer qu'il y a des Dieux métaphoriques, & qu'il est le seul véritable. Moïse est appelé le Dieu de Pharaon.

Le Verbe, selon tes Écritures, n'est-il pas engendré ? Tu es mon Fils, & je t'ai engendré aujourd'hui, dit David ; donc que le Verbe n'est pas éternel.

prendre de la divinité  
Personne n'a connu  
Ne vois-tu pas que  
re chose, que pour  
a doctrine de Christ  
euples? mais il n'est  
nité de Jésus.

as lui-même qu'il ne  
jugement dernier?  
e dit le Vénérable,  
ent clairement que  
Sache, Moine, lui  
Dieu est donné aux  
de la terre, & que  
du grand Esprit, il y  
omme je l'ai remar-  
les originaux de tes  
r qu'il y a des Dieux  
il est le seul vérita-  
le Dieu de Pharaon.  
s Ecritures, n'est-il  
mon Fils, & je t'ai  
t, dit David; donc  
s éternel.

Ou

Ou le Fils étoit, ou il n'étoit pas,  
quand il a été engendré. S'il n'étoit pas,  
donc que le Fils n'est pas éternel; s'il  
existoit, comment le Pere l'a-t'il en-  
gendré?

L'acte par lequel le Fils est engen-  
dré, appartient au Fils, ou il ne lui ap-  
partient pas. Si étant de même nature  
que le Pere, cet acte lui appartient, il  
s'est donc engendré lui-même, ce qui  
est impossible; sinon, il y a donc une  
opération infinie dans le Pere que le Fils  
n'a pas, &, par conséquent, il n'a pas  
toutes les perfections de la nature du  
Pere, il n'a pas la même essence avec lui.

Ou le Fils est sans cesse engendré, ou  
le Pere a cessé de l'engendrer. S'il l'en-  
gendre sans cesse, il n'a donc pas sa per-  
fection: si le Pere a fini son opération,  
& qu'il soit engendré, donc que le Pere  
a commencé cette génération; donc que  
le Fils n'est pas éternel. Paul appelle le  
Christ le premier de toute (\*) créature:

(\*) Chap. 1. Epitre aux Coloff.

*Primogenitus omnis creatura* : tes Ecritures même sont contre toi, Vénérable. Jésus dans l'Evangile de Jean, chapitre douze, dit : Celui qui croit en moi, ne croit pas en moi. Donc que le Fils n'est pas Dieu pour croire à lui, mais qu'en croyant à ses paroles, on croit au Dieu qui l'a envoyé. Le Fils ne peut rien faire que ce que le Pere lui montre ; donc qu'il n'a la toute-puissance que par emprunt. Pourquoi m'appelles-tu bon, dit-il ailleurs ? il n'y a que Dieu qui soit bon. Je vais monter vers mon Dieu & le vôtre.

Tu n'entens pas nos Ecritures, me dit le Vénérable. Les entens-tu mieux, lui dis-je, Moine ? Je te les cite pour te payer en ta monnaie. Tu me parles Ecriture, & je te montre qu'elle est intelligible, puisqu'à tes textes j'en oppose de contradictoires. Ce qui me surprend, Respectable, c'est que tu n'apportes un mot de ces Livres comme une preuve. Que dirois-tu si je te citois quelque Livre Iroquois, si nous en avions, & que

je conclusse que tu as tort, parce que tu ne penserois pas de même? Tu me regarderois comme une bête sans raisonnement, comme un rêveur entoufflé. Vas, Révérend, j'en dis autant de toi. Tu veux me convertir: parle-moi le langage des hommes, & non celui de tes Illuminés. Je te forcerai bien, dit le Pater, de croire à nos Livres. Sais-tu bien, Iroquois, que c'est la parole de Dieu? montre-moi donc d'abord que Dieu a parlé, lui dis-je. Il me prouva le nouveau Testament par l'ancien, l'ancien par le nouveau. Tu m'ennuies, lui dis-je, Moine noir; à quoi se reduisent tes preuves de la divinité de tes Livres? Tes Illuminés t'assurent que Dieu leur a parlé; mais ne sens-tu pas l'insuffisance d'une affirmative qui me semble sans preuve? Comme tous vos climats ont cru jadis les oracles de Delphes, & les apparitions des Dieux, tu crois le grand Esprit fait homme. Si tes histoires n'en faisoient foi, aurois-tu jamais cru que ton

monde eût été universellement fou pendant plusieurs milliers d'années ? Ne m'apporte donc pas ta nouvelle crédulité accréditée , parce qu'elle a pris la place de la première , pour preuve de la vérité. Ton monde, Sacrificateur , a cru trop aisément mille erreurs, dont tu conviens, pour être digne de l'attention de nos déserts invariables. Vous autres dans ces vastes Contrées que vous habitez, n'avez fait que vous précipiter de ténébres en ténébres , & que changer successivement de folies. Les annales, dis-tu, de ton ancien monde te font rougir ; & l'histoire simple de ce que je vois à présent parmi vous , fait rougir nos Illustres, & fera rire dans deux mille ans ceux qui viendront après toi. Chaque Peuple de tes Contrées a ses Inspirés & sa Religion. Vous vous condamnez tous réciproquement, & le Turc trouve au moins autant à gloser sur l'Évangile, que tu trouves à redire à l'Alcoran.

Que dis-tu, pauvre Iroquois , reprit

llement fou pen-  
s d'années ? Ne  
nouvelle crédu-  
qu'elle a pris la  
pour preuve de  
, Sacrificateur , a  
erreurs, dont tu  
gne de l'attention  
es. Vous autres  
es que vous habi-  
us précipiter de  
& que changer  
es. Les annales,  
onde te font rou-  
de ce que je vois  
, fait rougir nos  
ns deux mille ans  
rès toi. Chaque  
a ses Inspirés &  
condamnez tous  
Turc trouve au  
r l'Evangile, que  
Alcoran.  
Iroquois , reprit

le Pater ? nos Livres ont je ne fais quoi  
de divin qu'on ne trouve pas par-tout  
ailleurs. Dis plutôt, Moine, que tes En-  
tousiasmés sentent cela , mais point du  
tout les hommes sensés qui en jugent  
froidement. Comment , dit le Révé-  
rend, six cens mille hommes dans le dé-  
sert avec Moïse, ne sont-ce pas là desté-  
moins oculaires de la parole de Dieu  
écrite ? Témoins oculaires ! Tu es bête,  
Moine. Moïse n'avoit-il pas défendu,  
sous peine de mort , d'approcher de la  
montagne ? Vas, vas, il avoit ses raisons.  
Les rebellions continuelles de ce Peuple  
ne montrent que trop ses soupçons, &  
qu'il n'étoit pas si persuadé que tu le  
crois, de ce mystère. Moïse n'est venu à  
bout d'eux que comme un habile chef  
qui manie les esprits dans le gout qui  
peut les gagner. Ils se sont attachés à  
lui comme les Arabes à Mahomet. Vas  
leur dire à ces Nations plus étendues  
que toi par leur Religion, que leurs pe-  
res n'ont pas été les témoins auriculaires

de la voix de Dieu même qui parla à Mahomet. Ne viens donc pas, Moine, me donner pour preuve de divinité de tes Livres, tes ouvriers de briques passés au désert qui ont entendu Dieu, à moins que tu ne conviennes que les Ottomans ont la même raison à produire en leur faveur. Les Turcs & les Juifs ont conquis des Pays, & ont cru en massacrer les habitans par l'ordre du Ciel.

Que viens-tu me dire avec tes miracles mosaïques? Cet imposteur, Législateur d'un Peuple méprisable, & qui vouloit comme tous les autres, se rendre fameux par leur antiquité & leur origine, ose donner pour prodige le passage de la Mer rouge. Alexandre n'a-t'il pas passé la mer de Pamphlie? La manne tombe naturellement en Arabie. Un vent de mer apporte des sauterelles & non des cailles, comme tes ignorans l'ont cru: c'est un miracle de l'habile Hébreu: il trouve une fontaine dans le fond d'un rocher; il profite de tous ces avantages

ême qui parla à Ma-  
ne pas, Moine, me  
de divinité de tes  
de briques passés  
endu Dieu, à moins  
que les Ottomans  
à produire en leur  
les Juifs ont con-  
nt cru en massacrer  
re du Ciel.

dire avec tes mira-  
mposteur, Législa-  
rifable, & qui vou-  
autres, se rendre  
quité & leur origi-  
prodige le passage  
exandre n'a-t'il pas  
philie? La manne  
en Arabie. Un vent  
sauterelles & non  
ignorans l'ont cru:  
habile Hébreu: il  
dans le fond d'un  
ous ces avantages

pour se rendre respectable. Vas, vas,  
Moine, le monde a cru les prodiges des  
Dieux. Moïse feroit à présent de l'eau  
toute claire; pourquoi ces tems reculés  
sont-ils destinés aux merveilles? D'où  
vient ne voit-on plus des Législateurs &  
des fondateurs de Peuples chercher à  
simmortaliser? ils trouveroient, peut-  
être, autant de sots crédules; mais le  
tems est passé, où les Peuples stupides,  
amateurs du merveilleux, & intéressés  
à le fomenter par leurs applaudissemens,  
ne seroient plus disposés à suivre les ca-  
prices consacrés d'un fourbe de la Divi-  
nité.

Ah! cher Igli, me dit affectueusement  
le Pater, ce sont les prophéties accom-  
plies qui prouvent, sans réplique, la di-  
vinité de nos Livres. Laquelle, lui de-  
mandai-je? Les Prophètes prédifent que  
les Nations briseront leurs idoles, me ré-  
pondit-il. Oui, lui dis-je, Révérend,  
comme je te prédis, sans grand secret,  
que ton monde ne croira plus un jour

tes folies, que tes Apôtres n'ont introduites qu'à la faveur de la créance d'un Dieu. Sache, Moine, que les Nations n'ont fait avec vous que changer d'idoles. Quelle différence y a-t'il entre tes Chrétiens agenouillés aux pieds d'un magot révééré, & tes Payens priant la statue de Jupiter, de Vénus, ou de Mercure? On vend à la porte de tes Temples de petites Idoles, comme à la porte du Temple de la Diane d'Ephése. Je te défie de me citer une prophétie qui ne soit à double sens comme les oracles. Tes semaines de Daniel, si vantées par tes Sacrificateurs, dépendent d'un calcul arbitraire. Les Juifs les comptent pour des semaines de siècle, toi pour des semaines d'années. Qui t'a dit qu'ils ont tort & toi raison? Regarde leur fermeré.

Ta prophétie de Jacob, Vénéérable, peut-elle s'entendre de Jesus? Le sceptre n'étoit-il pas sorti de Juda dès le tems des Asmonéens? alors il n'y avoit plus de Rois de Juda : c'étoit donc là l'époque

es n'ont intro-  
 ucréance d'un  
 e les Nations  
 changer d'ido-  
 a-t'il entre tes  
 ux pieds d'un  
 ns priant la sta-  
 ou de Mercur-  
 e tes Temples  
 à la porte du  
 thése. Je te dé-  
 phétie qui ne  
 ne les oracles.  
 si vantées par  
 ent d'un calcul  
 omptent pour  
 pi pour des se-  
 dit qu'ils ont  
 e leur fermeté.  
 o, Vénéérable,  
 fus? Le scep-  
 da dès le tems  
 n'y avoit plus  
 onc là l'époque

précise. Examine à présent le tems où  
 ton Messie est venu, & si c'est au tems  
 des Machabées, ou plus tard de plusieurs  
 siècles. Peux-tu, Moine, en disconve-  
 nir, malgré tes subtilités peu propres à  
 satisfaire un Iroquois? Laisse-moi donc,  
 Révérend fou, dans ma Religion, &  
 vas-t'en. Tels sont, cher Alha, les dis-  
 cours fatiguans de ces originaux. Mes  
 Sacrificateurs me font de grands raison-  
 nemens; mais ils ne vont pas au fait. Je  
 veux du précis, du clair & du concluant,  
 & je te jure, cher ami, qu'ils ne me don-  
 nent rien de tout cela. Je ne fais si mes  
 amis ont soin de ramasser mes lettres;  
 mais je soulage mon cœur. Je n'ai d'au-  
 tre occupation ici, que de disputer &  
 de récrire. Embrasse ma chere Glé; si  
 jamais je fors de mes chaines, assure-toi  
 de mon prompt retour.

## XLI. L E T T R E.

**M**Es Vénérables ne manquèrent pas de revenir. Quoi ! me dit un d'eux, cher Igli, nos Martirs qui ont répandu leur sang pour ces vérités, ne sont pas capables de te prouver que Dieu seul a pu inspirer des forces si au-dessus de la Nature ? Que dis-tu, Moine ? ne fais-tu pas qu'on se fait égorger pour l'erreur ? Souviens-toi des massacres que vous autres avez faits des Protestans. Avec quel courage plusieurs d'entre eux ne sont-ils pas morts ? Si l'on en croit les histoires, quelle joie, quelle consolation n'ont-ils pas montré dans leurs supplices ? Tes Martirs, donne-les pour des hommes qui ont cru leur Religion vraie, & non pas comme des hommes qui en prouvent la vérité. Il ne faut que l'amour de la Patrie, ou une certaine fierté, pour faire brûler tranquillement sa main dans un brasier ardent, comme a fait *Mucius*

manquerent pas  
ne dit un d'eux,  
qui ont répandu  
és, ne sont pas  
que Dieu seul a  
au-dessus de la  
oïne? ne fais-tu  
pour l'erreur?  
es que vous au-  
ans. Avec quel  
eux ne font-ils  
oit les histoires,  
olation n'ont-ils  
supplices? Tes  
r des hommes  
n vraie, & non  
és qui en prou-  
ut que l'amour  
line fierté, pour  
nt sa main dans  
ne a fait *Mucius*

*Scevola* dans la tente de *Porfenna*. L'opi-  
niâtreté, ou la valeur sont capables d'en  
faire autant.

Sais-tu que l'homme courageux de-  
vient en quelque sorte insensible? La dif-  
férence qu'il y a entre ces braves & tes  
Martirs, c'est que les uns se sont sacrifiés  
pour leur Patrie, & les autres pour des  
Visionnaires.

Mais, reprit le Vénérable, les mira-  
cles de Jesus & sa résurrection sont in-  
contestables. Comment veux-tu, Moine  
noir, que je les croie, ces prodiges,  
quand je vois les plus habiles Juifs, les  
plus éclairés, les Prêtres & la Sinago-  
gue, les regarder comme des fables?  
Que ne crois-tu donc, Révérend, les  
miracles de saint Paris? Ses Sectateurs  
disent qu'il arrive à présent ce qui est ar-  
rivé au tems de Christ; que la Sinagogue  
de tes Pontifes tient encore Jesus sous  
l'anathême; qu'elle chasse de sa commu-  
nion ceux qui croient en lui; qu'elle dé-  
crie ses miracles.

Pour me prouver les miracles de Christ, que me dis-tu, Sacrificateur? Qu'ils ont eu une foule de Peuple pour témoin, quoiqu'ils fussent démentis par les Savans orgueilleux, les Grands & les Prêtres incrédules? & moi je t'en montre autant sous tes yeux. Plus de cinq cens mille hommes croient & soutiennent les miracles de ce Vénérable enterré près d'un de tes Temples, & vous regardent tous vous autres Papiſtes, comme des aveugles: ils endurent les exils & la perte de leurs biens, pour défendre leur sentiment. Des Illustres à la Cour, dans les armées & la judicature, s'attachent à eux, vivent pauvrement autant qu'ils peuvent, austèrement comme eux, & les aident de leurs biens. Tu prétens cependant que ces honnêtes gens sont fous. J'en dis autant de toi & de ta populace, qui a cru les prodiges de Christ.

Ne fais-tu donc pas, Moine, jusqu'où peut aller la crédulité des Nations de ton

monde ? Y a-t'il extravagance qui n'ait eu ses partisans ? Feuillète ton antiquité , & les annales plus modernes .

Ton histoire de la résurrection de Christ n'a nulle vraisemblance ; tu me donnes pour témoins des femmes pleines d'imaginations & attendries , tu me donnes quelques hommes dont le cerveau se creusoit à force de jeûner , auxquels il s'apparoit .

Quel jugement les hommes judicieux de ce tems en ont-ils fait ? Ils les ont traité d'Entoufiastes , qui pour autoriser la Secte nouvelle de Jesus , avoient caché son corps . Son ascension étoit un fait étonnant , & capable de faire changer de sentiment à la nation Juive ; tous ces faits se passoient à la porte de Jérusalem . Les Docteurs , les Grands , les Prêtres , & tout le corps de la Nation n'en a jugé que comme on a fait à Paris du Prophète Elie , nouvellement arrivé .

Ton histoire de l'annonciation de Gabriel est drôle . Barpanther , disent les

Juifs , étoit l'Ange qui lui apparut comme ton Pere Girard à la Cadière. L'innocente & belle Marie dans ses vapeurs ne s'apperçut de rien , & le bon homme Joseph en eût murmuré, si le jeune Hébreu n'eût achevé son artifice , par une nouvelle apparition. que le vieux & simple Israélite crut comme un article de foi. Vas, vas, Sacrificateur, ton compagnon en a fait autant ; mais par malheur il s'adresseoit mal : une fille est dangereuse pour ces opérations ; une femme auroit été bien mieux son affaire.

Ah ! cher Igli, n'écoutez pas ces perfides Juifs qui ont crucifié notre Seigneur , me dit le Vénéable. Vas, vas, lui répondis-je, on feroit fort bien d'en faire autant à tous vos Chefs de Secte. N'est-ce pas, Moine, que si on avoit pendu Luther & Calvin, c'eût été une très-bonne œuvre ? Qui en doute, cher Igli, me répondit l'Enfant de Loyola ? Eh bien, Moine, lui repliquai-je, voilà ce que les Juifs ont fait à Jesus. Rappro-

apparut com-  
Cadière. L'in-  
ans ses vapeurs  
& le bon hom-  
uré, si le jeune  
n artifice, par  
que le vieux &  
me un article  
teur, ton com-  
mais par mal-  
ne fille est dan-  
ions; une fem-  
son affaire.  
rez pas ces per-  
ifié notre Sei-  
ble. Vas, vas,  
t fort bien d'en  
Chefs de Secte.  
ue si on avoit  
, c'eût été une  
en doute, cher  
nt de Loyola?  
liquai-je, voilà  
esus. Rappro-

che-toi des tems & des circonstances,  
& souviens-toi qu'on pensoit alors de  
lui tout ce que tu penses de tes Sectai-  
res dangereux à l'Etat & à la Religion.  
Plut à Dieu, Iroquois, que ces coquins,  
continua le Pater, eussent été brûlés com-  
me *Jean Hus*, pour le bien des ames  
Allemandes, Hollandoises, Angloises,  
Danoises, Suédoises, Prussiennes, Bo-  
hêmeiennes & Suisses, qu'ils ont envoyés  
à tous les Diables! Mais, Jesus, quelle  
différence! un Dieu qui vient se montrer  
aux Juifs, pour leur annoncer qu'il est le  
Messie!.... O Ciel! tu es fou, Sacrifica-  
teur; tu as été bercé avec ces idées;  
mais la Sinagogue & la plus pure por-  
tion du Peuple jugeoit de tout cela de  
sang froid. Tu veux donc mieux être inf-  
truit de l'accomplissement des prophé-  
ties, & de la foi des Juifs, que les Juifs  
eux-mêmes. Que dirois-tu de moi, si je  
voulois être plus instruit que toi, & si  
j'allois apprendre à tous tes Pontifes,  
tes dogmes, les décisions de tes Conci-

les, & ton Catéchifine ? tu me regarderois comme un extravagant. Sache donc, Moine, que vous autres Chrétiens, êtes ces extravagans à l'égard des Juifs.

Ces Juifs font des impies, reprit le Révérend, de blasphémer ainsi contre le mystère de l'Incarnation. En bonne foi, Pater, lui dis-je, pourras-tu, toi & ta bande bienheureuse, me persuader qu'une Fille Juive accoucha jadis d'un enfant, pour avoir entendu parler un Ange ? Vas, vas, les enfans ne s'introduisent pas par l'oreille. Tu ne le fais, peut-être, que trop, Moine noir, que cela se fait tout autrement.

C'est un mystère, reprit le Béat. Ah ! Sacrificateur, lui dis-je, tu en fais bien accroire au grand Esprit ; tu lui fais faire autant de personnages qu'à un Comédien. Sache que Dieu n'a fait qu'un mystère, qui est la création du monde. Tout impénétrable qu'il est, il l'expose à nos yeux. Pour les tiens, ils se sont tous passés dans l'obscurité, susceptible de mille  
men-

ne? tu me regardes  
vagant. Sache donc,  
Chrétiens, êtes  
gard des Juifs.

impies, reprit le  
émér ainsi contre le  
on. En bonne foi,  
ourras-tu, toi & ta  
, me persuader  
oucha jadis d'un en-  
ndu parler un An-  
sans ne s'introdui-  
Tu ne le fais, peut-  
e noir, que cela se

reprit le Bêat. Ah!  
e, tu en fais bien  
rit; tu lui fais faire  
es qu'à un Comé-  
n'a fait qu'un mis-  
a du monde. Tout  
, il l'expose à nos  
ils se sont tous pas-  
acceptable de mille  
men-

menfonges : la vérité n'aime pas les ténèbres. Comme elle est faite pour tous les hommes, elle se montre à tous; Dieu n'en fait pas un secret. Tes erreurs sont capables d'offusquer sa lumière, sans quoi les yeux la verroient toujours. Jamais Dieu pour se faire connoître, a-t'il voulu détruire les lumières de la raison?

Remarque, Moine, que sans nous faire faire un effort de raisonnement, cet Être aimable se fait connoître. Les cœurs les plus simples & les moins capables de tes sciences le connoissent encore mieux que toi, & l'aiment plus ardenment. La raison est la première révélation, qui est, sans contredit, émanée de Dieu. Je suis donc certain, en lui obéissant, de suivre le flambeau que Dieu lui-même m'a donné. Dieu ne peut donc pas me punir de l'avoir écoutée avec simplicité, & de l'avoir soutenue. N'est-elle donc pas, Sacrificateur, aussi respectable, cette révélation, que la tienne? Tu oses la traiter d'impie, & me

regarder avec horreur, parce que j'y suis docile? Sache, Moine aveugle, que c'est au grand Esprit que tu t'en prens, & non pas à moi. Sois aussi sûr que ta révélation n'est pas une invention humaine, que je suis sûr que la mienne est du Ciel. Tes Chrétiens ont douté mille fois des Histoires de Moïse; mais jamais a-t'on pu douter des impressions & des lumières des esprits & des cœurs? Me conseilerois-tu de changer ma certitude invariable pour mille incertitudes? ma Religion pour ton Fanatisme? Vas, Moine noir, & laisse-moi respirer. Ces hommes, cher Alha, me font, en vérité, une grande compassion : ils veulent me convertir à leurs dogmes; mais je pourrois bien en avoir fait quelques-uns Iroquois.

On dit ici que ces Vénérables font Chinois à la Chine, & Brachmans chez les Malabars; ils pourroient bien être Iroquois chez nos Vaillans. Prie, cher ami, le grand Esprit de les détourner du dessein de passer dans nos déserts.

parce que j'y suis  
 eugle, que c'est  
 n prens, & non  
 r que ta révéla-  
 tion humaine,  
 nne est du Ciel.  
 é mille fois des  
 is jamais a-t'on  
 ns & des lumié-  
 rs? Me conseil-  
 certitude inva-  
 tudes? ma Reli-  
 e? Vas, Moine  
 rer. Ces hom-  
 , en vérité, une  
 veulent me con-  
 mais je pourrois  
 s-uns Iroquois.  
 Vénérables sont  
 rachmans chez  
 oient bien être  
 ns. Prie, cher  
 les détourner  
 as nos déserts-

Avertis nos Illustres d'aller sur les riva-  
 ges, & d'exterminer à coups de flèches  
 tous les Vénérables qui voudroient s'in-  
 finuer dans nos saintes habitations.

---



---

## XLII. L E T T R E.

**J**E fus fort surpris, mon cher Alha, de  
 voir encore mes Vénérables m'abor-  
 der d'un air doux & serein. Et de la  
 morale de Jésus, me dit un d'eux, qu'en  
 penses-tu, cher Igli? C'est là où le Verbe  
 de Dieu paroît sensiblement, & c'est là,  
 lui dis-je, ce qui est le mal exécuté. Les  
 ânes sont dociles comme vous, mais ils  
 sont retifs en chemin. Ton Christ étoit  
 Iroquois, Vénérable : il semble ne s'être  
 appliqué qu'à vous faire revenir à notre  
 simplicité; il ne vous inspire ni la curio-  
 sité, ni les sciences, ni l'amour des beaux  
 arts; il vous rappelle à la félicité que l'on  
 goute à n'avoir pas les vaines richesses  
 du génie. Vous êtes riches vous autres  
 de cela; il vous promet une béatitude

aussi grande que si vous possédiez un Royaume , si vous autres Docteurs, voulez être des pauvres d'esprit.

Il vous invite à ne vous mêler d'aucune des affaires d'ici-bas : *Beati mites*. Cela n'est pas vrai, me dit le Moine. Nous nous en mêlons, mais c'est pour le bien des Chrétiens. Delà vient, Révérend, lui dis-je, qu'on ne peut vous voir posséder la terre. Un Vénitien m'a dit, qu'on vous chassoit tous les ans. Tes Vénérables ont été chassés de France; apparemment que vos Moines ne sont pas de la béatitude de ceux dont Christ a dit qu'ils posséderaient la terre.

Ah ! pauvre Iroquois , dit le Révérend, jamais oracle de Christ n'a été mieux & plus amplement accompli qu'en nous. L'Europe & presque tout notre monde, nous le possédons spirituellement ou temporellement; nous ressentons de jour en jour la béatitude de Jesus; donc que nous sommes les *mites* de l'Evangile en question. En sorte, leur

s possédiez un  
res Docteurs,  
d'esprit.

mêler d'aucune  
*ai mites*. Cela  
Moine. Nous  
est pour le bien  
nt, Révérend,  
vous voir pos-  
ition m'a dit,  
s les ans. Tes  
és de France;  
Moines ne sont  
ux dont Christ  
la terre.

, dit le Révé-  
Christ n'a été  
accompli qu'en  
que tout notre  
ons spirituelle-  
t; nous ressen-  
éatitute de Je-  
nes les *mites* de  
En sorte, leur

dis-je, que vous avez raison, & que j'ai  
tort. Je te demande excuse, Vénéral  
*mitis*; toi, Respectable, tu es encore *mi-  
tis*, toi aussi, & toi aussi. Vous autres  
Moines, êtes rusés! Pour me prouver  
que vous êtes compris dans la première  
partie de la béatitute de Jésus, vous me  
montrez que vous pratiquez la seconde.

Remarque, Sacrificateur, la folie des  
ris & des joies, continuai-je : elles ne font  
extravaguer les Peuples de tes climats,  
que pour avoir abandonné la douceur  
pure que l'on goûte dans nos solitudes,  
sans dissolutions & sans excès. Jésus pen-  
soit judicieusement quand il nous invite  
aux larmes : il falloit par un remède vio-  
lent, arracher à tes Peuples le bandeau  
qui l'enchanté. Ils veulent trouver la fé-  
licité où elle n'est pas. Ce n'est pas en  
s'énervant par les débauches excessives,  
que l'homme est heureux. Si je voulois  
vous faire devenir Iroquois, je vou-  
drois, malgré votre éducation, vous  
faire verser mille larmes, & vous accou-

tumer à vous endurcir au froid , au chaud , à la faim , à la soif. Notre félicité nous ne l'achetons pas à ce prix , parce que dès l'enfance nous pratiquons la sévérité. Cette façon de vivre nous console , laisse notre esprit serein , & toujours prêt à s'embraser de l'amour de la Divinité. Pour tes Chrétiens , qui croient que Dieu habite avec eux visiblement , & qu'ils le mangent , ils sont toujours enveloppés des ténèbres & du tumulte des plaisirs , & d'occupations inconnues dans nos déserts. La matière éternelle de vos invectives contre les vices de ces Nations , n'a pas le moindre accès dans nos rochers. Tout ce qui s'offre à nos yeux , nous donne des désirs infinis pour l'Auteur tendre & éternel qui les excite par mille énigmes faciles à entendre à nos cœurs. Mais pour vous autres , rien ne vous suffit de ce que Dieu vous présente dans la Nature , pour se faire aimer de vous , & pour y conserver son souvenir. Il vous faut mille avertissemens

au froid, au  
 Notre félicité  
 ce prix, parce  
 atiquons la fé-  
 vre nous con-  
 in, & toujours  
 ur de la Divi-  
 , qui croient  
 k visiblement,  
 font toujours  
 & du tumulte  
 ons inconnues  
 tière éternelle  
 es vices de ces  
 dre accès dans  
 i s'offre à nos  
 rs infinis pour  
 qui les excite  
 à entendre à  
 s autres, rien  
 eu vous pré-  
 se faire aimer  
 ver son sou-  
 vertissemens

& mille images, pour vous inspirer la  
 soif du souverain bien, & vous n'en êtes  
 jamais rassasiés. Votre dureté pour vos  
 freres est criante. L'esprit de possession  
 & de propriété vous précipite dans la  
 barbarie, autorisée par vos Loix, res-  
 pectée par vos prudens, & détestée par  
 l'humanité. Si vous étiez dans le mal-  
 heur à votre tour, comme il arrive chez  
 vos Peuples féroces, que ne donneriez-  
 vous pas pour trouver de la compassion  
 & de la miséricorde?

Sache, Vénérable, que les Chrétiens  
 n'entendent pas leur Evangile. Jesus leur  
 met sous les yeux ce que nous prati-  
 quons, & ce qui leur est devenu impos-  
 sible, s'ils ne reviennent au point où  
 nous sommes, & dont ils sont partis.  
 Où est la sérénité du cœur? où est cette  
 simplicité délicieuse, qui nous fait voir  
 de plus en plus le Dieu que nous devi-  
 nons? Se trouve-t-elle chez tes Chré-  
 tiens accablés par l'amour des richesses  
 périssables, dont la nature ne nous a ja-

mais fait un bien réel , puisqu'on les quitte à la mort? où est l'esprit de paix où celui de contestation regne toujours? C'est à moi, dit l'un, cet héritage. C'est à moi aussi, replique un autre Disciple de Christ. Je conclus avec ton Evangile qu'aucuns d'eux ne sont les enfans du grand Esprit. Nous seuls méritons ce nom chéri, puisque l'union éternelle de nos rochers est le lieu respectable qui forme de nous tous un corps de freres & d'amis. Ton Jesus con.prenoit comme nous, combien tes fous auroient de répugnance à devenir hommes. Il nous affermit, & tous les Peuples qui vivent comme nous, contre les persécutions de vos loix & de vos préjugés. Voilà ses enseignemens vraiment dignes de nos Illustres.

Tu dis, Vénérable, que ta Loi est renfermée dans les huit béatitudes; sois donc Iroquois, si tu veux être heureux. Ton Christ t'y invite, & t'exhorte à tout quitter. Dans son Evangile il ne parle

, puisqu'on les  
 l'esprit de paix  
 regne toujours?  
 héritage. C'est  
 n autre Disciple  
 ec ton Evangile  
 les enfans du  
 ils méritons ce  
 on éternelle de  
 respectable qui  
 corps de freres  
 r.prenoit com-  
 nous auroient de  
 mmes. Il nous  
 ples qui vivent  
 persécutions de  
 gés. Voilà ses  
 dignes de nos

ta Loi est ren-  
 aritudes ; sois  
 être heureux.  
 exhorte à tout  
 le il ne parle

que du grand Esprit, & se méprise lui-même. Il étoit plus sage que toi, Véné-  
 rable, ce fils de Marie. Je voudrois l'a-  
 voir entendu lui-même ; car tes Entou-  
 siasmés ne nous exposent de lui que des  
 ténébres. Qu'est-il venu faire ce Légis-  
 lateur ? Vous dégager de la Loi de Moï-  
 se, & vous rétablir dans les Loix de la  
 Nature. En parlant de la multitude des  
 femmes, il t'assure, Vénération, que dès  
 le commencement les choses n'étoient  
 pas ainsi ; que la femme étoit destinée  
 pour l'homme, & qu'ils n'étoient qu'une  
 même chair. Remarque que c'est là le  
 point où il te rappelle. Dès le commen-  
 cement cela n'étoit pas ainsi. Salomon  
 avoit cinq cens Concubines, sans comp-  
 ter les Reines. Souviens-toi que par-  
 tout il te dit, dès le commencement cela  
 n'étoit pas ainsi. Les cérémonies qu'il a  
 établies ne sont insupportables que parce  
 que vous autres Sacrificateurs, en avez  
 fait un joug Judaïque ; ce qui est contre  
 l'esprit de Christ. Des conseils tu en fais

---

ies préceptes, delà en avant l'Évangile est devenu plus cruel que le Judaïsme. Obrenez-moi ma grace, je vous en prie, Vénéral, & que je puisse retourner dans nos solitudes. Voilà, mon cher Alha, en deux mots ce que je dis à ce Moine & à sa bande. Aime-moi, & fois sûr de ma tendresse.

---

XLIII. L E T T R E.

J'Ai reçu, mon cher Alha, un ordre de reprendre le chemin de la mer, & de retourner dans nos déserts : les Vénéralles ont représenté que si on me laissoit à la Bastille, je serois le Gouverneur Iroquois, & tous les Geoliers qui m'approchent. Je suis sorti de mon antre cruel. J'ai demandé permission au Surveillant de cette Ville de rester huit jours à Paris, sous le prétexte d'affaires de commerce. J'ai couru sur le champ embrasser ma belle Françoisé. Je croyois la trouver triste, chagrine, & pleine d'in-

avant l'Évangile  
que le Judaïsme.  
, je vous en prie,  
puisse retourner  
là, mon cher Al-  
je dis à ce Moine  
oi, & sois sûr de

## T R E.

Alha, un ordre de  
de la mer, & de  
deserts : les Véné-  
que si on me lais-  
s le Gouverneur  
coliers qui m'ap-  
de mon antre  
mission au Sur-  
rester huit jours  
te d'affaires de  
r le champ em-  
bise. Je croyois  
, & pleine d'in-

quiétudes pour moi. Point du tout, cher  
Alha : cette enfant légère étoit en partie  
de plaisir chez elle, avec quatre jeunes  
gens des mieux faits. Je lui avois donné  
de l'or un peu avant mon emprisonne-  
ment, & la follette le dépensoit joyeu-  
sement à mon intention. Voilà comme  
sont les femmes de ces climats ; elles  
n'aiment que l'or & la volupté ; mais ja-  
mais la personne : elles sont flatteuses,  
insinuant, habiles, hypocrites, four-  
bes, intéressées, & sans véritable ten-  
dresse ; mais, en récompense, elles sont  
ravissantes à l'extérieur.

J'entrai, elle me sauta au col, elle me  
marqua une joie infinie. Je me sentis  
frappé tout-à-coup du plus violent  
amour pour elle ; jamais je ne l'avois  
trouvée si aimable : je ne pus dissimuler  
mes larmes, parce que je sentoie que je  
l'allois bientôt quitter. Je lui fis sentir  
que j'étois sur mon départ ; elle jeta les  
hauts cris.

Ah ! mon cher Igli, s'écria-t-elle, tu

veux donc que je meure? Je veux te suivre dans tes rochers. O Ciel! t'aurois-je aimé si tendrement pour te perdre à jamais? Elle mouilloit mon visage de ses larmes, & me donnoit des transports si puissans, que je ne fais pas comment je ne me suis pas fait Chrétien, pour pouvoir rester dans ces climats, & ne la quitter jamais: mais je me rappelai ses anciennes protestations de n'aimer que moi, & les faux sermens qu'elle m'avoit faits; sermens que je n'avois jamais exigé à cause de sa grande jeunesse, & parce qu'à cet âge une fille se trouve à la mendicité quand elle n'a qu'un seul homme pour la servir. Pour moi, dans mon séjour à Paris, je ne me suis livré qu'à elle.

J'ai encore trouvé, cher Alha, toutes mes lettres dans le fossé. Le Gouverneur de ce cachot m'a permis en sortant de les reprendre. Je lui dis que c'étoit à toi que j'écrivois. Je te les envoie avec celle-ci: j'arriverai, peut-être, aussi-tôt

ure? Je veux te  
 O Ciel! t'aurois-  
 pour te perdre à  
 mon visage de ses  
 des transports si  
 pas comment je  
 étien, pour pou-  
 climats, & ne la  
 me rappellai ses  
 s de n'aimer que  
 s qu'elle m'avoit  
 vois jamais exigé  
 eunesse, & parce  
 trouve à la men-  
 d'un seul homme  
 oi, dans mon sé-  
 e suis livré qu'à

cher Alha, toutes  
 tère. Le Gouver-  
 permis en sortant  
 dis que c'étoit à  
 les envoie avec  
 ut-être, aussi-tôt

qu'elles. Viens visiter le rivage, dès que  
 tu les auras reçues, si elles me devan-  
 cent; amène mes enfans avec toi. Si ma  
 chere Glé est grosse, fais la rester à mon  
 habitation. Depuis douze ans que je suis  
 dans ces climats, j'y ai goûté bien des  
 plaisirs. Ah! cher Alha, s'ils étoient ha-  
 bités par des Iroquois, ce seroit le bon-  
 heur & la félicité complète; mais tou-  
 tes ces Nations sont extravagantes &  
 barbares. Leurs idées sont renversées,  
 & ne ressemblent plus à celles des hom-  
 mes. Toutes les erreurs sont ici en cré-  
 dit; la seule raison est odieuse. Mon cri-  
 me est d'avoir préféré ma Religion sim-  
 ple & naturelle à la leur.

Réfléchis à présent, cher ami, sur le  
 spectacle que j'ai exposé à tes yeux. Tu  
 vois l'esprit qui regne dans ces régions  
 inconnues pour toi & pour nos Vaillans.  
 Je n'ai rien épargné, ni soins, ni travaux,  
 ni études, pour m'informer de tout ce  
 qui regarde l'intéressant de ces Peuples:  
 je t'ai montré leur religion & leurs

mœurs. J'ai passé sous silence mille travers & mille caprices de ces fiers Barbares. J'ai cru que ce que je t'ai mandé suffisoit pour nous mettre en état de juger de la préférence ou du mépris que nous devons avoir pour ces modèles inconnus & détestables que nous nous étions proposés.

Ces sentimens humbles & sublimes qui nous ont porté à les connoître, devroient, au contraire, réveiller, à notre égard, ce monde enseveli sous le cahos fabuleux dans lequel il se roule. Semblables à la paille emportée par un vent impétueux, & qui se trouve, enfin, sans savoir pourquoi, ni comment, éloignée de la tige qui lui a donné naissance, ils ont adoré des idoles de mille manières & sous mille cultes différens, & adorent à présent ce qui tient lieu parmi le Peuple de Cérès, de la Reine du Ciel, d'Adonis & de Bacchus, un Messie, une Mere Vierge, & du pain & du vin, divinisés par leurs Sacrificateurs. J'ai par-

silence mille tra-  
de ces fiers Bar-  
que je t'ai mandé  
tre en état de ju-  
ou du mépris que  
our ces modèles  
s que nous nous

bles & sublimes  
es connoître, de-  
réveiller, à notre  
veli sous le cahos  
l se roule. Sem-  
ortée par un vent  
ouve, enfin, sans  
nment, éloignée  
ané naissance, ils  
e mille manières  
érens, & adorent  
eu parmi le Peu-  
ine du Ciel, d'A-  
un Messie, une  
in & du vin, di-  
cateurs. J'ai par-

couru avec toi presque tous les états &  
les conditions qu'ils ont inventés pour  
la desunion de l'unique famille, & pour  
le malheur de leur terre. Quoique nos  
premiers ayeux soient différens, nous  
nous ressemblons tous, & tous les hom-  
mes sont freres, puisqu'ils sont tous nés  
de Dieu.

Ils estiment un gouvernement plutôt  
qu'un autre, parce qu'ils ont cru dans  
l'excès de leur folie qu'il y en avoit un  
meilleur que celui qui regnoit au com-  
mencement du monde. Ce que tu dois  
penser de tout cela, c'est que ces pauvres  
Nations ont la maladie de toujours cher-  
cher, & de ne trouver jamais.

Le grand Esprit en nous créant, nous  
a mis au point de l'humanité. Nous  
avons été assez heureux pour ne nous  
être pas écartés; mais ces Peuples se sont  
imaginés qu'il leur étoit honteux d'être  
six mille ans tels qu'ils étoient au com-  
mencement. Voilà la source précisée de  
toutes leurs extravagances. Mille rê-

veurs, vénérables & mélancoliques, ont fixé tantôt une contrée, tantôt une autre; ils ont admiré l'extraordinaire, & l'ont préféré au raisonnable qui leur a paru suspect.

Du divin ils en ont fait du sensible; ils ont voulu voir, toucher & entendre ce grand Maître, qui pour les confondre, les rend moins heureux que nous. C'est un crime aussi grand chez eux de contredire à présent leurs fables sanctifiées & vénérées, que c'en étoit un du terns des Egyptiens, des Grecs & des Romains. Tout va son train chez ces Peuples. Ils se croient sages, éclairés, savans, comme les anciens Idolâtres le croyoient être au siècle d'Auguste.

J'ai disputé avec leurs Docteurs. Ces Esclaves de leur Religion ne l'aiment au fond pas plus que moi. Je m'en suis aperçu dans des occasions décisives. Ils sont Docteurs, & débitent à regret une marchandise qui tombe au rabais. Tous ces Vénérables se dédommagent, les scé-  
vères

mélancoliques, ont  
 ée, tantôt une au-  
 extraordinaire, &  
 nnable qui leur a

t fait du sensible;  
 ucher & entendre  
 pour les confon-  
 eureux que nous.  
 rand chez eux de  
 eurs fables sancti-  
 c'en étoit un du  
 des Grecs & des  
 on train chez ces  
 e sages, éclairés,  
 ciens Idolâtres le  
 d'Auguste.

s Docteurs. Ces  
 on ne l'aiment au  
 Je m'en suis ap-  
 ns décisives. Ils  
 ent à regret une  
 au rabais. Tous  
 nmagent, les fé-  
 véres

vères par l'estime qu'ils croient aquerir,  
 les autres en favorisant tous les droits  
 de l'humanité chez eux & chez les au-  
 tres. Les uns ont une diligence scrupu-  
 leuse à ravalier la nature, les autres à la  
 faire valoir. Le bon de l'affaire, c'est que  
 ces Entouusiastes sévères sont traités en  
 Iroquois, & que l'on panche vers nous,  
 Prêtres, Pontifes & Peuples, sans se  
 douter de rien. Un de ces originaux  
 hipocondriaques & sans quartier, étoit  
 à côté de moi à la Bastille. Je riois quel-  
 quefois de l'aveuglement de ces Nations,  
 & disois : Si ces Peuples me détestent,  
 ils doivent détester à proportion ceux  
 qui favorisent ma Religion ; cependant  
 ils font le contraire. Les amis secrets &  
 insensibles des Iroquois sont en honneur,  
 & président dans tous les Temples, &  
 nos ennemis déclarés sont punis comme  
 criminels. Je te jure, cher Alha, que j'en  
 ai bien auguré pour l'avenir. D'où vient  
 cela ? c'est qu'ils ouvrent les yeux, & que  
 malgré leurs ténèbres, la lumière de la

nature perce dans les cœurs. Les dignes qu'ils ont opposées depuis dix-sept siècles à la Nature, qu'ils ont accusée de mille crimes qu'elle n'a jamais faits, n'ont pas retenu ni corrigé un seul vice. Leurs Anciens que j'ai lu, reprennent les mêmes choses que l'on blâme à présent. Ces Déclamateurs antiques & les modernes ont les mêmes sujets & les mêmes textes de leurs discours patétiques. C'est, cher Alha, que la Nature est incorrigible, & qu'elle n'est incorrigible que parce qu'il n'y a rien en elle à corriger.

Ces Sacrificateurs & ces Pontifes blâment l'amour de la béatitude de la terre, qui est au moins la figure & la preuve d'une autre. Je leur dirois volontiers, qu'ils veulent nous chasser du Paradis; mais, cher Alha, ne parlons plus de leurs visions, elles me rebutent. Disons, cher ami, qu'en interdisant à l'homme le plaisir, ils voudroient faire exécuter une loi impossible, & que l'Auteur de nos cœurs n'a certainement point faite. La Loi qui

œurs. Les dignes depuis dix-sept siècles ont accusée de jamais faits, n'ont un seul vice. Leurs prennent les mêmes à présent. Ces & les modernes les mêmes textes. C'est, cher incorrigible, & que parce qu'il triger.

ces Pontifes blâ- titude de la terre, gure & la preuve irois volontiers, asser du Paradis; ions plus de leurs nt. Disons, cher l'homme le plai- exécuter une loi eur de nos cœurs faite. La Loi qui

nous fait aimer, s'est promulguée aussi-tôt que les hommes peuvent réfléchir, & la leur non-seulement ne l'est pas à tous les hommes, mais trouve autant d'adversaires qu'il y a de cœurs.

Tu rirois, cher Alha, de voir ces Vénérables faire aux Disciples de Christ les mêmes raisonnemens qu'ils feroient à un Iroquois. Ils ne cessent d'entasser invectives sur invectives, & de déclarer, de sang froid, la guerre au genre humain. Juge s'ils sont écoutés. C'est un miracle que l'on place dans leurs annales, quand un cerveau attendri succombe sous le poids pompeux & patétique de ces Sacrificateurs, qui souvent font plus de bien qu'ils ne veulent intérieurement.

Sais-tu bien au fond, cher Alha, ce que c'est que ces prodiges miraculeux de la parole de Jésus? C'est un bavard qui arrache à une dupe les innocens plaisirs de la vie.

C'est un triomphe chez les Vénérables : ils croient que pour certe fadaïse,

le grand Esprit a allongé son bras, qui est raccourci pour le reste des voluptueux, à qui il ne dit pas un petit mot d'onction intérieure.

Tout est criminel ici, jusqu'au plaisir de ne l'être pas, s'il part d'une autre source que celle que ces Entouusiastes ont imaginée. C'est orgueil que de se croire juste.

Ces extravagans, cher Alha, avec leurs idées surchargées, m'ont inspiré un mépris profond. A mon retour je t'expliquerai à toi & à nos Vaillans plus exactement tout ce que je t'ai voulu dire, & que je ne t'ai dit qu'imparfaitement.

Je t'ai cru par la longue habitude que j'ai contractée avec ces Peuples aussi au fait que je le suis; mais je me suis trompé. Ta simplicité respectable n'a pu souffrir les expressions de ces climats; mais excuse-moi, cher Alha, je t'en supplie. Je te promets à toi & à nos Illustres de les écouter mille Lunes, afin d'apprendre à me corriger du poison qui s'est glissé insensiblement dans tout ce que je

longé son bras, qui  
le reste des volup-  
tés n'est pas un petit mot

si, jusqu'au plaisir de  
d'une autre source  
d'ouffertes ont imagi-  
né de se croire juste.  
cher Alha, avec  
ces, m'ont inspiré  
A mon retour je  
nos Vaillans plus  
je t'ai voulu dire,  
d'imparfaitement.  
cette habitude que  
nos Peuples aussi au-  
s je me suis trom-  
pable n'a pu souf-  
rir ces climats; mais  
Alha, je t'en supplie.  
à nos Illustres de  
s, afin d'appren-  
re le poison qui s'est  
dans tout ce que je

fuis. Embrasse ma chere Glé, en atten-  
dant que je sois rendu à sa tendresse.  
Ma Françoisé m'a plu, mais ne satisfait  
pas mon cœur. Je m'apperçois, cher  
Alha, qu'il faut plus que des liens déli-  
cieux & sensibles pour former l'amour.  
Il faut tout ce que je trouve dans ma ten-  
dre Glé, l'union involontaire du cœur  
& les liaisons du sang. Je ne t'écrirai  
plus, je suis sur le point de m'embarquer  
incessamment.

Malgré la douceur de ces climats, je  
trouve des charmes à m'occuper des  
plaisirs purs & simples qui font l'occu-  
pation délicieuse de nos Vaillans, tout  
soumis qu'ils sont aux vicissitudes ordi-  
naires que renferme notre destination  
& notre sort.

Toute douleur infinie & tout plaisir  
infini nous sont également inconnus; ils  
sont même impossibles. Heureux ou  
malheureux, jamais nous ne nous en-  
flons & jamais nous ne désespérons. Je t'a-  
voue, cher Alha, que j'ai été fort surpris

de trouver des Nations qui craignent plus la mort, que nous ne craignons de mourir loin de notre famille & de notre Patrie. Tu fais que c'est le plus grand de tous les malheurs pour nous; mais ici il y en a encore un plus grand; c'est de cesser de vivre.

Je demandois à un de leurs Sacrificateurs, d'où venoit que des hommes persuadés qu'ils vont avec le Christ à la Jérusalem céleste, comme sont les Chrétiens, avoient des terreurs si étranges? Il me répondit froidement: C'est que ces Chrétiens sont dans l'incertitude de savoir où ils vont. Tu as raison, lui dis-je, Vénérable, ils n'en savent pas un mot. Ce n'est pas, continua-t'il, faute à nos Docteurs: ils leur peignent si évidemment le siècle à venir, qu'on croit y être par avance; mais c'est la maladie qui affoiblit leur tête, & qui la rend inquiète & soupçonneuse. Dis mieux, Révérend, ajoutai-je. C'est que trente, quarante, cinquante & soixante ans de tes rêves

ons qui craignent  
 as ne craignons de  
 famille & de notre  
 t le plus grand de  
 nous; mais ici il  
 s grand; c'est de

de leurs Sacrifica-  
 les hommes per-  
 le Christ à la Jé-  
 e sont les Chrê-  
 eurs si étranges?  
 ment : C'est que  
 s l'incertitude de  
 s raison, lui dis-  
 vent pas un mot.  
 il, faite à nos  
 nent si éviden-  
 t'on croit y être  
 la maladie qui  
 la rend inquiète  
 eux, Révérend,  
 nte, quarante,  
 s de tes rêves

divins n'ont formé dans ces cœurs qu'un combat déplorable de tes folies avec la Nature, de tes mensonges avec la vérité. C'est ce conflit de juridiction dans lequel expirent ces victimes de ton enthousiasme.

Dieu nous a formés en nous faisant espérer mille plaisirs que nous ne faisons que pressentir. Jamais il ne nous a gravé la crainte dans les cœurs, mais dans les hipocondres plus ou moins ébranlés.

Nous craignons nos ennemis qui nous tuent, les animaux qui veulent nous disputer la vie, & les accidens qui peuvent nous la ravir; mais jamais nous n'avons imaginé ce fantôme infiniment terrible, qui accrédite si fort les Sacrificateurs, qui savent adoucir la fureur du monstre imaginaire, le rendre docile & le captiver.

J'ai eu, cher Alha, mille conversations de cette nature avec ces Vénérables. Que j'aurai de choses à te dire à mon retour!

Tu m'as mandé que mes enfans étoient mariés avant même qu'ils pussent s'ai-

mer solidement. Je m'en réjouis, cher ami, leur tendresse sera durable. Les inclinations de l'enfance persévèrent jusques dans la vieillesse la plus avancée; & quand ils m'auront mangé, ils aimeront encore ce qu'ils ont aimé, aussi-tôt que leur cœur a pu aimer.

Quand je serai dans nos rochers, je verrai à qui le grand Esprit donnera ma fille qui me reste. Si quelqu'un de ses frères l'aime, unis-la comme son autre sœur, ou prens-la pour toi; sinon, je la prendrai pour me consoler dans ma vieillesse.

Je l'éleverai dans mon sein, & ne la laisserai pas livrée à la douleur & à l'ennui. Que le grand Esprit, notre amour & nos délices, me conduise à travers les mers immenses où je vais entrer. C'est lui seul qui gouverne nos Solitudes, & qui fait tout parvenir à sa fin.

Je ne regrette que mes quatre enfans que mon Sacrificateur m'a pris, & que je n'ai jamais pu revoir depuis.

F I N.

DUOISES.

m'en réjouis, cher  
ra durable. Les in-  
e persévèrent jus-  
e la plus avancée;  
t mangé, ils aime-  
ont aimé, aussi-tôt  
mer.

ns nos rochers, je  
Esprit donnera ma  
uelqu'un de ses fre-  
me son autre sœur,  
sinon, je la pren-  
r dans ma vieillesse.  
mon sein, & ne la  
a douleur & à l'en-  
prit, notre amour  
nduise à travers les  
vais entrer. C'est  
nos Solitudes, &  
sa fin.

es quatre enfans  
m'a pris, & que  
depuis.

N.

210 21

Moult de bon  
1 11

